

« On ne pense que par image.
Si tu veux être philosophe, écris des romans »
(Camus, 1962. *Carnets I*. p. 23)

Remerciements

J'adresse mes remerciements aux personnes qui m'ont encouragé, guidé et soutenu pendant la réalisation de ce mémoire

En premier lieu je remercie ma directrice de mémoire, Trude Kolderup, pour son expertise inestimable sur la littérature française, pour sa bonne humeur et pour nos rendez-vous d'orientation extrêmement intéressants sur Houellebecq.

Je remercie ma famille à Arendal et nos deux chats Chanel et Lucifer. Merci de votre imperturbable soutien et de vos constants encouragements lors de la rédaction de ce mémoire.

Je remercie mes amies Silje Gartland Hoff et Christina Tessem Jorstad. En tant qu'étudiantes de français nous nous sommes aidées durant cette épreuve.

Je remercie aussi ma seconde famille, Anouk, Guillaume, Aurane et Anton Loreau-Schaff. Vous êtes la raison pour laquelle j'ai choisi d'étudier la plus belle langue du monde !

Je souhaite particulièrement remercier mes précieuses amies, Coline et Hélène Petit. Je suis infiniment reconnaissante de votre accueil. Merci d'avoir pris chaleureusement soin de moi à Cergy pendant mes travaux d'écriture.

Enfin et surtout, je dédie ce mémoire à Dieu, s'il il est là ou non, pour qu'il veuille, un jour, de Michel Houellebecq...

Résumé

Michel Houellebecq, l'auteur français renommé mondialement pour ses romans polémiques, n'a pas cessé de faire la polémique avec son dernier roman, *Soumission*. Souvent, les lecteurs de Houellebecq se retrouvent avec une image de l'homme et de l'humanité très sombre. La condition humaine est marquée par la misanthropie et la souffrance, des défauts qui sont amplifiés en société. Pour lui l'homme est né inapte à la vie en société ; il est de fait destiné à rechercher un moyen pour s'en sortir, rechercher la solution. L'échec incessant dans la construction d'une amitié, de l'amour, de la famille, en bref d'une relation interpersonnelle quelconque, semble inévitable dans l'univers houellebecquien. Houellebecq lui-même se réfère souvent à la philosophie d'Arthur Schopenhauer sur la souffrance humaine. Dans ce projet je suis déterminée à aller encore plus loin. Effectivement, je propose, dans ma lecture de *Soumission*, une exemplification des théories du philosophe anglais, Thomas Hobbes. Bien que Houellebecq ait tenté, à plusieurs reprises, de trouver une échappatoire à la souffrance humaine, les fins de ses romans précédents ressemblent plus à des dystopies que des utopies. Dans *Soumission*, il y a beaucoup d'occurrences de violence car la société, qui a perdu la conscience du peuple, est en train de s'effondrer et se retrouve au bord de la guerre civile. Le héros, François est un misanthrope décrit comme un homme totalement inapte à la vie en société. L'univers des passions humaines est décrit comme un univers dégoûtant, tel que l'envisageait Hobbes dans le *Léviathan*. À la lumière de ces éléments, mon analyse de *Soumission* m'a menée à poser l'hypothèse suivante ; *Soumission* représente la pensée hobbesienne – en ce sens que l'unique solution pour que l'humanité obtienne la paix et le bonheur passe par une soumission totale au souverain tout-puissant.

Abstract

Michel Houellebecq, French author and world renowned for his controversial novels has, to all appearances not ended the polemic trend with his last novel *Submission*. Clearly, we shall expect him to continue this trend for future works as well. More often than not, the readers of Houellebecq find themselves being left with a terribly dark image of man and humanity. The human condition is indicated as misanthropic and full of suffering, and these defects are consequently worsened in the environment of human society. This is an inescapable fact, as it seems to Houellebecq that man is born unfit for society. It is inevitable then, that man is also destined to search for some way to escape his own condition. The constant failures of friendship, love and family, in short, any interpersonal relationship whatsoever, seems to be the destiny of the characters in the world of Houellebecq. When it comes to Houellebecq himself, he has stated that to some extent he has been inspired by the ideas around human suffering by Arthur Schopenhauer. I, however, am determined to take a step further in this dissertation. Indeed, I suggest in my reading of *Submission*, an exemplification of the theories of the great English philosopher, Thomas Hobbes. Although Houellebecq seems to have tried, repeatedly so, to find an escape to human suffering, the endings in his previous novels have been dystopic rather than utopic. In *Submission*, we find more occurrences of violence as the society we are presented to has lost the trust of its people and is in fact on the verge of civil war. The hero of the novel, Francois, is devotedly misanthropic and shows exactly how unfit for society man really is; the world of man and human passion is a place of conflict and described as a disgusting place to be, just as Hobbes described it in *Leviathan*. In the light of these elements, my analysis of Houellebecq's novel drove me to the hypothesis that *Submission* could represent the ideas of Hobbes - that the final solution for humanity to obtain peace and happiness lies in the total submission of mankind to the mighty sovereign.

Table des matières	
Remerciements	iii
Résumé	v
Abstract	vii
1.0 Introduction et problématique	1
1.1 Contexte historique du <i>Léviathan</i> , l'actualisation de l'œuvre	2
1.2 Théories et méthode	3
2.0 L'homme, né inapte à la société	7
2.2 Entre Schopenhauer et Comte	7
2.2 L'état de nature.....	8
2.3 Paris en guerre civile ? Les traces de l'état de nature dans <i>Soumission</i>	9
2.4 L'homme dégoûté par les hommes.....	10
2.5 Le conflit inné ?.....	13
3.0 Comment la liberté requière la soumission	15
3.1 Houellebecq et le problème de la liberté	15
3.2 La liberté, poussée par les passions humaines chez Houellebecq comme chez Hobbes	16
3.3 Les passions de François, l'individualisme dans <i>Soumission</i>	18
3.4 Les passions échouées	19
3.5 Schopenhauer et le vouloir-vivre.....	20
3.6 Houellebecq et l'effacement des passions, tâche impossible ?	21
3.7 Le manque de fermeté dans <i>Soumission</i> , un pas vers Hobbes.....	22
3.8 La soumission, Houellebecq s'approche de Hobbes	23
4.0 L'amour impossible et le rapprochement d'autrui	27
4.1 Houellebecq et les amours.....	27
4.2 L'envie d'être aimé exclusivement - l'amour impossible ?	28
4.3 L'amour possible, une volonté de rapprochement avec l'autrui ?.....	30
4.4 L'amour distancé dans <i>Soumission</i>	31
4.5 L'amour et le rapprochement d'autrui chez Hobbes ?	32
5.0 Houellebecq, l'humour et le style d'écriture	35
5.1 Houellebecq, l'humour et le style de l'exemplification	35
5.2 La parution de <i>Soumission</i> , les dangers de la polémique	37
5.3 Hobbes et le rire	38
6.0 La religion, l'impossibilité de croire et l'inexistence de l'homme.....	41
6.1 Hobbes, la religion est nécessaire, mais Dieu n'existe pas	41
6.2 <i>Soumission</i> , le retour au religieux, mais l'impossibilité de croire.....	43
6.3 La soumission, la défaite de la pensée et l'inexistence de l'homme ?	44
7.0 Conclusion ou la non-solution de <i>Soumission</i> ?.....	47
8.0 Bibliographie.....	51

1.0 Introduction et problématique

Ce travail est une lecture hobbesienne du roman *Soumission* de Michel Houellebecq. Nous montrerons que l'histoire de *Soumission* exemplifie les théories de Thomas Hobbes. Cette lecture sera basée sur les concepts introduits dans le *Léviathan* (1651), la grande œuvre de Hobbes, majoritairement en ce qui concerne les fautes de l'homme et l'innéisme du conflit et la condition humaine. La pensée hobbesienne consiste à justifier du besoin d'un souverain tout puissant pour contrôler et protéger l'homme dans la société et éviter la guerre civile. Nous allons montrer que cette pensée se reflète dans *Soumission*.

En général les romans de Houellebecq sont basés sur une société problématique, puis une suite de conflits, internes et externes qui affligent les protagonistes, tout en leur donnant l'envie de fuir la société. D'ailleurs, la carrière littéraire de Houellebecq commence par une « extension du domaine de la lutte » (pour ne citer que le titre de son premier roman), et on peut supposer que la fin de *Soumission* peut être interprétée comme la solution finale de la lutte, comme le fait Hobbes dans le *Léviathan*. Les caractéristiques de l'homme dans l'univers houellebecquien, sont : la consommation excessive, le narcissisme et l'individualisme extrême, autrement dit, des valeurs égocentrées, au détriment de la compassion, l'amour et la tolérance. L'image qui reste est celle d'un monde où les êtres humains ne s'entendent pas avec leurs semblables et où chaque effort pour créer une relation interpersonnelle est vouée à l'échec. La vie en société s'apparente à une lutte éternelle. Le monde politique français (et européen) dans *Soumission* est également suivant ces caractéristiques. À Paris, on en est en effet, au bord de la guerre civile. Il manque, depuis très longtemps une tête d'état forte, et les électeurs français votent depuis longtemps, pour le moindre mal.

Cette étude présentera également la différence entre les deux auteurs ainsi que la divergence de genre entre les deux textes d'étude. Le *Léviathan* est une œuvre philosophique où l'auteur a une prise de position claire, alors que *Soumission* est un roman satirique. Il est évident que l'œuvre de Hobbes est plus politisée que celle de Houellebecq, son texte étant une œuvre politico-philosophique. Le style satirique de Houellebecq est également une différence marquante, un roman étant beaucoup plus ouvert qu'une œuvre philosophique. De plus, le *Léviathan* est motivé par un but concret contrairement à *Soumission*. Le projet philosophique de Hobbes vise à éviter la guerre civile et obtenir la paix. Le philosophe et spécialiste de Thomas Hobbes, Arnaud Milanese identifie le but de Hobbes ainsi :

L'histoire politique de l'homme c'est l'histoire des tentatives plus ou moins réussies [...] pour s'organiser politiquement dans le but d'instituer une paix et une paix authentique. [...] La pensée d'un état parfait, donc la possibilité d'un état parfait naît avec le *Léviathan*. (Interview par Reeth, 2013)

Le but de *Soumission* paraît beaucoup moins clair que celui du *Léviathan*, et on peut se demander pourquoi Houellebecq a écrit ce roman. Y a-t-il une prise de position de sa part, ou est-ce au lecteur de l'interpréter ? Il faut noter que Houellebecq assume très rarement une prise de position claire dans ses romans et c'est pour cela qu'il est vivement discuté par les critiques.

1.1 Contexte historique du *Léviathan*, l'actualisation de l'œuvre

Pour comparer ces deux textes si différents, surtout en termes de décalage de siècle, il est important de prendre en compte le contexte historique de l'écriture du *Léviathan*. Ceci pour comprendre pourquoi l'œuvre est actuelle aujourd'hui. Le *Léviathan* a été écrit pendant la première révolution anglaise. Thomas Hobbes est né à Westport près de Malmesbury le 15 avril, 1558. Pendant la guerre civile, Hobbes s'est enfui en France où il est resté jusqu'aux premières années du Commonwealth britannique (Bunce, 2013, p. 9). C'est en France qu'il a écrit, en 1651, le *Léviathan* (1651). Il est évident qu'en écrivant le *Léviathan* Hobbes était influencé par le débat du pouvoir *de facto*¹ qui se passait en 1649. Selon Quentin Skinner, un historien intellectuel, la révolution, qui mena à l'exécution du roi et l'abolition de la Chambre des Lords, avait « besoin d'une théorie de l'obligation politique, qui pût légitimer le nouveau gouvernement [...] » (Skinner, 1973 p. 131). D'après Skinner, Hobbes précisait lui-même « qu'il considérait son ouvrage comme une contribution au débat sur le pouvoir *de facto* » (Ibid. p.153). Cela dit, le *Léviathan* est l'une des œuvres philosophiques la plus connue et elle s'applique à l'actualité dans la société car telle est la fonction d'une œuvre philosophique. Ceci est également le cas selon Gérard Mairet, traducteur et auteur de la préface de l'édition 2000 du *Léviathan* français. D'après Mairet « [...] tel est [...] ce qui définit une œuvre : être de son temps tout en lui échappant absolument » (Hobbes, 2000, p. 9). Mairet déclare plus précisément que « [s]'il est toujours nécessaire de prendre la mesure d'une grande œuvre philosophique en prenant soin de la rapporter à l'époque où elle fut produite, on ne saurait pour autant la comprendre philosophiquement par ce moyen » (Ibid, p. 9). Il faut comprendre l'œuvre de Hobbes comme un texte écrit pour une certaine époque, mais également comme un texte

¹ Se dit d'une situation ou d'une autorité réellement établie, mais sans réalité légale. Comme lors la révolution anglaise, le gouvernement fût reconnu *de facto*.

philosophique qui peut s'appliquer à toute société quelle que soit sa période historique. Ce qui est le cas pour le *Léviathan*, comme nous le verrons.

Sur le contexte philosophique, il faut également prendre en compte les mots d'Albert Camus, cités en exergue, sur le lien entre une œuvre philosophique et un roman. Pourquoi faut-il un roman pour renforcer l'idée d'une philosophie ? Parce que la littérature communique les messages philosophiques mieux que la philosophie elle-même. D'après Camus « les sentiments, les images multiplient la philosophie par dix » (Camus, 1962. p. 250). Camus fait référence à l'efficacité de l'exemplification dans un roman. Il est plus facile de comprendre une idée ou une philosophie à travers un exemple. C'est également un style d'écriture que Houellebecq maîtrise très bien, ce que nous allons voir dans ce projet de l'exemplification de la pensée hobbesienne. Les mots d'Albert Camus sont un point de départ pour ce projet, mettant en lumière le lien très fort qui existe entre un roman et une œuvre philosophique ; malgré les différences de genre entre le *Léviathan* et *Soumission*, ces deux œuvres, se complètent et s'amplifient l'une l'autre.

1.2 Théories et méthode

Cette lecture sera une lecture attentive des deux textes. Nous allons tirer des exemples des deux textes et les mettre en relation pour souligner et justifier nos comparaisons. Quelques citations d'autres romans de Houellebecq seront employées pour clarifier certaines comparaisons lorsque cela s'avère pertinent. L'intuition de l'auteur est un point central de ce travail et nous nous laissons inspirer des idées de Jean Starobinski et son cercle herméneutique, ainsi que Roland Barthes et son ouvrage sur l'intention de l'auteur. Nos comparaisons de deux textes s'appuient sur ces théories. L'article de Roland Barthes *La mort de l'auteur*, apparut en premier en français dans le numéro cinq de la revue *Mantéïa* et faisait partie du recueil *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*, en 1984. Dans son texte, Barthes affirme que « [p]our rendre à l'écriture son avenir, il faut en renverser le mythe : la naissance du lecteur doit se payer de la mort de l'auteur » (Barthes, 1984, p. 67). Son texte souligne un problème souvent rencontré par l'approche traditionnelle de la critique littéraire ; comment connaître l'intention de l'auteur ? Selon Barthes « l'empire de l'Auteur » est resté très puissant, mais il faut que l'auteur cède sa place au lecteur, c'est une façon de réécrire le texte. Ainsi nous constaterons que l'auteur n'est plus le seul garant du sens de son œuvre. La théorie de Barthes est une approche de base dans ce travail. Autrement dit, nous nous permettons de tirer des conclusions et des comparaisons indépendantes de l'intention de l'auteur.

Quant à Jean Starobinski, nous appliquerons son cercle herméneutique dans le but

d'interprétations enchaînées et illimitées d'une œuvre. Le mot *herméneutique* vient de l'ancien grecque « hermèneuein » et signifie le fait d'expliquer, interpréter ou amener à la compréhension. C'est une ancienne discipline philologique qui a pour objectif d'interpréter des textes religieux, historiques, philosophiques, juridique ou littéraires par l'histoire. Le mot est également ancré à la divinité grecque, Hermès, le messager entre les dieux et les humains. La théorie de Starobinski est une critique de la conscience telle qu'elle se trouve actualisée dans l'œuvre et non pas comme l'expression d'une intention préméditée. La critique de la conscience est une herméneutique qui met en lumière des significations cachées, c'est-à-dire des relations qui n'ont pas été pensées de façon consciente par l'auteur. L'herméneutique de Starobinski est une dynamique d'échange entre auteur lecteur et le monde. La relation critique est une approche qui demande sympathie et identification. Elle requiert d'aller à la rencontre de l'autre conscience tout en ayant simultanément une conscience de soi. Ainsi, l'interprétation de l'œuvre devient aussi une interprétation de soi. L'objet initial d'une interprétation apparaît d'après Starobinski, « comme le produit d'un travail ; il aura [...] cumulé en lui tous les moments d'une élaboration ; notre interprétation lui aura ajouté des qualités multiples [...] » (Starobinski, 2001, p. 201). Starobinski explique ensuite que « au point où se boucle le « cercle herméneutique », c'est encore au sujet historique, au « chercheur » qu'appartient la décision de se déclarer satisfait, ou de poursuivre une compréhension accrue » (Ibid, p. 202). Une interprétation n'est donc jamais close, elle appelle sans cesse de nouvelles interprétations.

Cette analyse traitera dans un premier temps de l'exemplification de l'état de nature hobbesien dans *Soumission*. Nous étudierons comment cet état de nature est ancré dans la condition humaine où l'homme est né inapte à la vie en société (chapitre 2). C'est un état de guerre tous contre tous où la compétition, la défiance et la gloire rôdent. Ce chapitre contiendra également quelques exemples tirés de *L'Extension du domaine de la lutte*. Nous étudierons ensuite comment et pourquoi nous comprenons l'individualisme comme la conservation de soi et comment la liberté de l'individu préconise un état ferme dans une société en train de s'effondrer (chapitre 3). Il y aura également une partie sur le manque d'amour dans la société houellebecquienne, pour comprendre que la difficulté de rapprochement d'autrui fait partie de la conduite à une société aussi brutale que celle de Hobbes (chapitre 4). L'aspect de l'humour sera également traité pour comprendre là où les deux auteurs se diffèrent l'un de l'autre. Dans ce chapitre nous étudierons également le style d'écriture de Houellebecq, son emploi de l'humour, mais aussi les risques de la polémique (chapitre 5). Enfin, nous illuminerons l'aspect de la religion et de l'athéisme pour comprendre leur rôle dans l'univers hobbesien et dans l'univers houellebecquien (chapitre 6). Nous étudierons le retour au religieux dans *Soumission*

pour comprendre comment cela est lié à l'acte de se soumettre et comment la soumission en soi peut se comprendre par un effacement de l'individu.

2.0 L'homme, né inapte à la société

« Le monde continuait, donc. La lutte continuait »

(Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte*, p. 79)

Selon Aristote « [i]l est manifeste [...] que la cité fait partie des choses naturelles, et que l'homme est par nature un animal politique [...] » (Aristote, *Les Politiques*, I, 2, 1253a). Par cette définition de l'homme, présentée dans *Les Politiques* par Aristote, nous pouvons déduire que l'homme est né apte à la société, coexistant avec les autres, plus ou moins en harmonie. Ainsi la sociabilité est innée chez l'homme. Les pensées sur l'état naturel de l'homme varient au cours du temps et au cours de l'histoire et suivent souvent les événements qui se passent dans la société. Par exemple, si nous nous imaginons une société en guerre civile, l'idée que l'homme devrait s'éloigner des autres est aisément envisageable. La pensée aristotélicienne selon laquelle l'homme est « un animal politique » était fortement contredite par Hobbes. Sa prise de position sur la déclaration d'Aristote s'exprime dans *De Cive* (1642) ; « [...] je dirais qu'un méchant homme est le même qu'un enfant robuste [...] » (Hobbes, 2002, p. 18). À partir de cela il tire la conclusion suivante : puisque tous les hommes sont nés enfants, l'homme est né inapte à la société. Cet axiome est également présent dans le *Léviathan* où il est renforcé par trois causes de conflits élémentaires sur lesquelles nous reviendrons plus tard.

2.2 Entre Schopenhauer et Comte

À travers les romans de Houellebecq, on trouve des références à Arthur Schopenhauer (qui d'ailleurs s'est inspiré de Hobbes). Dans l'ouvrage *Michel Houellebecq sous la loupe*, l'article *Le bonheur du néant : une lecture Schopenhauerienne de Houellebecq* par Walter Wagner s'intéresse au lien qui existe entre Schopenhauer et Houellebecq. Selon Wagner « les univers philosophico-esthétiques de Schopenhauer et de Houellebecq ont pour fondement une aversion profonde contre le monde » (Clément & Wesemael, 2007, p. 109). Houellebecq avoue aussi son inspiration par Schopenhauer dans plusieurs interviews, mais il retient toujours une certaine originalité dans ses œuvres. Interviewé par François Gauvin en 2016 dans la revue *Le Point*, Houellebecq admet que ses sources d'inspiration ne l'ont pas tant inspiré ; « Schopenhauer ne m'a pas tant influencé que cela. Je le cite souvent, des phrases ici et là, mais c'est tout » (Gauvin, 2016). Il s'appelle ensuite un « disciple imparfait » de Schopenhauer car contrairement à Schopenhauer il « croit à l'importance fondamentale de la société et de l'histoire. ». Dans son livre le plus récent *En présence de Schopenhauer*, Houellebecq raconte l'histoire de sa relation

avec Schopenhauer et conclu qu'entre Schopenhauer et Auguste Comte « [...] je suis devenu positiviste ; j'ai donc, dans la même mesure, cessé d'être schopenhauerien » (Houellebecq, 2017, p. 24). Le programme positiviste de Comte est un programme valorisant les sciences. L'amélioration et la réorganisation de la société résident dans le progrès scientifique, surtout biomédicale. Le point de rencontre le plus évident avec Houellebecq se trouve dans *Les Particules élémentaires* (1998) et *La possibilité d'une île* (2001). Les fins de ces deux romans représentent des « utopies biomédicales » développant l'idée que nous pouvons organiquement améliorer la société. Ces deux romans montrent également un mélange entre le positivisme de Comte et la philosophie de volonté chez Schopenhauer ; c'est-à-dire le besoin d'effacer les passions humaines pour éviter la souffrance. Nous reviendrons à cette philosophie.

Bien que Schopenhauer porte également une vue sur la nature de l'homme, il diffère légèrement de la vue Hobbesienne de l'homme. Selon lui la source du malheur chez l'homme vient de l'intérieur, l'homme est en guerre avec soi-même alors que chez Hobbes c'est une guerre de tous contre tous. Cette vue est partagée par Houellebecq dans plusieurs livres, surtout dans *Soumission*. Nous voyons que contrairement à Schopenhauer, la lutte passe de l'intérieur à l'extérieur, cela devient en effet une bataille tous contre tous, comme l'indique Hobbes.

2.2 L'état de nature

Si nous poursuivons la réflexion quant à l'état de nature chez Hobbes nous constatons que c'est une condition de l'homme avant que les sociétés ne soient apparues. Une condition fictionnelle bien sûr, car c'est une hypothèse que nous ne pouvons pas confirmer. Selon Hobbes, l'état de nature est, en fin de compte, un état où rien ne peut exister, que ce soit de l'art, des lettres, des bâtiments ou de l'agriculture (Hobbes, 2000, p. 225). Cette fiction, construite par Hobbes est vaguement confirmée par des traces dans la société comme la défiance, des actes criminels, la guerre civile et le pouvoir sur d'autres nations. Selon Hobbes la version la plus extrême de cet état n'a jamais existé ; « [...] je crois que, de façon générale, il n'en a jamais été ainsi à travers le monde [...] » (Ibid, 227), cependant, il propose que les « sauvages » de l'Amérique puissent soutenir une idée de l'état de nature à l'extrême ; « ils vivent en ce moment même à la manière des animaux [...] » (Ibid, 227). Un fait facile à contester, car si par « sauvages » il parle des tribus d'indigènes en Amérique, eux aussi ont des sociétés fondées sur certaines règles et traditions, suivies par leur communauté.

L'état de nature tel qu'il est selon Hobbes est fondé sur une idée de liberté sans limites :

La liberté que chacun a d'user sa propre puissance, comme il le veut lui-même pour la préservation de sa propre nature, autrement dit de sa propre vie et, par conséquent, de faire,

selon son jugement et sa raison propres, tous ce qu'il concevra être le meilleur moyen adapté à cette fin. (Ibid, p. 229)

L'état de nature se base sur une liberté absolue des sujets. Et, il est inévitable que dans un état où tout homme a le droit sur toute chose pour se conserver soi-même, nous aurons le conflit. D'une certaine façon Hobbes conclut que l'homme est naturellement mauvais ou méchant, ce qui est contraire à ce que pensait par exemple son adversaire, Jean Jacques Rousseau. Dans son œuvre *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1754), il constate, comme Hobbes, que « l'homme est né libre », c'est-à-dire qu'il a le droit de toute chose. Mais, il explique que contrairement à la pensée de Hobbes, c'est la société qui corrompt l'homme et que l'homme n'est ni bon ni mauvais (Rousseau, 1964. p. 136). Son état de nature est un état plutôt idyllique où l'homme est un « bon sauvage ». Dès que la propriété est née elle entraîne avec elle la déchéance de l'homme du fait de l'avènement de la notion de propriété qui génère les inégalités et de la concurrence. Hobbes et Rousseau sont à la fois très proches et très éloignés, bien que les deux croient en un contrat social, il s'agit pour Rousseau d'obtenir la liberté et pour Hobbes d'obtenir la paix. Pour en revenir à l'objectif, ce sont bien les traces de l'état de nature qui nous intéressent ici.

2.3 Paris en guerre civile ? Les traces de l'état de nature dans *Soumission*

Les traces dans *Soumission* qui symbolisent une lutte concrète sont dans un premier temps, un certain nombre d'affrontements dans Paris, la ville où l'histoire se déroule. Nous avons l'impression d'être au bord de la guerre civile, qui d'ailleurs est un terme employé assez régulièrement dans *Soumission*. Les premiers affrontements décrits commencent aux pages 54 – 63. François, le héros, partage ses pensées sur les élections présidentielles et les incidents entre les oppositions, souvent entre des immigrés musulmans et les populations autochtones. À Montfermeil, les affrontements éclataient entre « des militants d'extrême-droite et un groupe de jeunes Africains [...] » (Houellebecq, 2015, p. 54). Cet évènement est suivi par « des incidents plus sporadiques ». Les affrontements sont décrits par un site Internet identitaire comme « très violents et qu'on dénombrerait plusieurs morts ». Ensuite, au hasard François rencontre Alice et Lempereur, deux collègues d'enseignement, près du Musée de la Vie Romantique, dans la rue Chaptal. Les trois échangent quelque peu sur leurs préoccupations intellectuelles avant d'être interrompus par « une pétarade prolongée » (Ibid, p. 60). L'incident est marqué par une atmosphère nerveuse et une foule qui résiste à peine à la panique totale en sortant du bâtiment. François et Lempereur partent ensemble et témoignent des conséquences du bruit entendu auparavant ; « [...] la place de Clichy était complètement envahie par les

flammes ; on distinguait des carcasses de voitures et celles d'un bus, carbonisées [...]. Il n'y avait personne en vue » (Ibid, p. 63). À la page 121, les affrontements recommencent, cette fois-ci en raison d'une manifestation provoquée par l'extrême droite de Marine le Pen ; « [...] on distinguait des groupes d'hommes masqués, très mobiles, armés de fusils d'assaut et de pistolets-mitrailleurs ; quelques vitrines étaient brisées, des voitures brûlaient çà et là [...] » (Ibid, p. 121). En tant que lecteurs nous ne sommes jamais directement au milieu d'affrontements, les personnages non plus, mais nous avons une idée du conflit au travers de l'atmosphère nerveuse, et des observations faites par les personnages. Un peu plus tard nous suivons François sur sa route vers le Sud-Ouest, sans aucune destination précise, son but principal est de s'éloigner un peu du centre-ville et des événements dramatiques s'étant produits pendant l'élection présidentielle. Il arrête sa voiture pour faire le plein, mais se retrouve soudainement dans un milieu sauvage où la caissière est morte par terre étendue dans son sang.

La vitrine avait explosé, des myriades de bouts de verre recouvraient le bitume. Je sortis de ma voiture, m'approchait : à l'intérieur de la boutique, la vitrine contenant les boissons fraîches avait elle aussi été fracassée, et les présentoirs de journaux étaient renversés. Je découvris la caissière gisant sur le sol dans une mare de sang, ses bras serrés sur sa poitrine dans un dérisoire geste de protection. (Ibid, p. 129)

Dans la page qui suit François trouve encore deux cadavres et se demande ce qui a bien pu se passer ici. Même si le personnage principal semble plus ou moins prendre ce qu'il voit avec beaucoup de distance avant de reprendre sa route, le lecteur est forcé de réagir, peut-être même plus en raison du comportement nonchalant de François. Bien que cette scène nous paraisse hasardeuse ou même peu réfléchie par l'écrivain, elle sert justement à renforcer un sentiment de violence sauvage et imprévisible caractéristique d'une ville au bord de la guerre civile. Les descriptions détaillées de l'état de la station-service ne sont donc pas mises en place au hasard. En tant que lecteurs nous sommes des témoins d'une conduite vers l'état de nature hobbesien.

2.4 L'homme dégoûté par les hommes

L'état de nature chez Hobbes est aussi l'état naturel de l'homme. Selon lui il y a un certain innéisme concernant le conflit chez l'homme comme le souligne son désaccord avec l'axiome d'Aristote selon lequel « l'homme est né apte à la société ». En effet selon Hobbes, l'homme est plutôt né inapte à la société, qui va jusqu'à prétendre que « [...] les humains n'éprouvent aucun plaisir (mais plutôt un grand déplaisir) à demeurer en présence les uns des autres [...] » (Hobbes, 2000, p. 223), une citation que nous allons reprendre plus tard. Hobbes base son idée de la nature humaine dans la société sur trois causes de conflit ; la compétition, la défiance et

la gloire ; « [l]a première pousse les hommes à attaquer pour le profit, la seconde pour la sécurité et la troisième pour la réputation » (Hobbes, 2000, p. 224). En considérant ces trois causes de conflit il faut se rappeler que, selon Hobbes « [...] la GUERRE [sic] ne consiste pas seulement dans la bataille ou dans l'acte de se battre, mais dans cet espace de temps pendant lequel la volonté d'en découdre par un combat est suffisamment connue » (Ibid, p. 224), ainsi, même si Hobbes utilise le verbe « attaquer » il ne s'agit pas nécessairement d'une attaque physique. Dans *L'Extension du domaine de la lutte* nous trouvons également trois causes de conflit dans le monde :

J'ai l'impression que tout le monde devrait être malheureux ; vous comprenez, nous vivons dans un monde tellement simple. Il y a un système basé sur la domination, l'argent et la peur – un système plutôt masculin, appelons-le Mars [...]. (Houellebecq, 1994, p. 147)

Ici les mots « domination », « argent » et « peur » remplacent les trois notions de Hobbes « gloire », « compétition » et « défiance ». En revenant dans *Soumission*, ces trois notions de conflits existent toujours. Tout au début du roman, François décrit un monde où les hommes sont « hypnotisés [...] par le désir d'argent » et « plus encore par le désir de faire leurs preuves, de se tailler une place dans un monde qu'ils imaginent et espèrent compétitifs » (Ibid, p. 11 - 12). Il s'agit de l'argent, de la compétition, de la domination et d'une défiance sous-entendue, tout est mesuré par la rivalité et non la collaboration avec autrui. Cette défiance est bien soulignée dans un passage où François est empêché par trois hommes d'entrer dans la salle pour donner son cours ; « [j]e m'arrêtai en face d'eux : ils devaient certainement avoir pour consigne d'éviter les provocations, de traiter avec respect les enseignants de la fac, enfin je l'espérais » (Ibid, p. 33). François explique également que « aujourd'hui ils n'étaient pas armés et avaient l'air plutôt calmes », mais nous comprenons qu'il ne leur fait pas confiance. Il espère de pouvoir éviter les provocations, mais il y a une défiance sous-entendue que ce ne soit pas le cas.

Revenons à la citation dans *L'Extension du domaine de la lutte*. L'observation intéressante du nom « Mars » souligne également l'idée d'une société de guerre. Mars, figure mythologique est surtout connu dans la Rome antique et la mythologie romaine comme le dieu de la guerre. Selon le personnage dans *L'Extension du domaine de la lutte* le système du monde masculin s'appelle Mars, c'est-à-dire un système de guerre où la liberté pour chacun consiste à obtenir de l'argent et dominer les autres. Autrement dit, il s'agit d'un système de méfiance et de compétition.

Les caractères principaux chez Houellebecq sont rarement décrits comme des anges de bienveillance, et ils reflètent surtout les caractéristiques les plus négatives chez l'homme. En ce

qui concerne les personnages des valeurs égocentristes, François dans *Soumission* n'est pas une exception, c'est un professeur d'âge-mûr très hostile à l'égard de ses semblables. François montre très tôt son aversion pour les gens et en particulier pour les jeunes ; « [j]e n'aimais pas les jeunes – et je ne les avais jamais aimés » (Houellebecq, 2015, p. 18). Il décrit souvent les autres avec dégoût et cette vue se renforce vers la fin de l'histoire. Plus tard dans le roman, quand François est tombé au plus bas après avoir perdu son emploi, son caractère hostile empire :

L'humanité ne m'intéressait pas, elle me dégoûtait même, je ne considérais nullement les humains comme mes frères, et c'était encore moins le cas si je considérais une fraction plus restreinte de l'humanité, celle par exemple constituée par mes compatriotes, ou par mes anciens collègues. (Ibid, p. 207)

Encore plus tard nous trouvons même une phrase qui ressemble à celle de Hobbes déjà mentionnée.² Dans *Soumission* François sonne ainsi : « Je n'éprouvais aucune satisfaction à me retrouver au milieu de mes semblables » (Houellebecq, 2015 p. 220). Dans une telle plongée profonde de la terminologie il faut bien sûr vérifier dans le texte original, la version anglaise de Hobbes, que la traduction soit exacte. La correspondance est marquante ; « [...] men have no pleasure (but on the contrary a great deal of grief) in keeping company [...] » (Hobbes, 1998, p. 83). Le terme *plaisir* résonne dans les deux textes et ils sont directement liés avec le terme *satisfaction* utilisé dans *Soumission*. Satisfaction en tant que sentiment ; d'être satisfait par un plaisir quelconque. Aussi la partie « demeurer en présence les uns des autres » communique l'idée présente dans le texte original ; « keeping company [voire ; with other men] ». Dans *Soumission* « les autres » sont substitués par « mes semblables ». Cela donne un sentiment plus personnel, mais qui signifie toutefois la même idée ; les autres humains.

Nous retrouvons cette image de l'homme dans *L'Extension du domaine de la lutte*. Il y a une partie qui montre spécifiquement le dégoût ressenti par le personnage envers les hommes. Il s'agit d'une suite d'observations et d'évènements vécus par le héros qui le conduit vers une épiphanie de l'humanité. Dans cette épiphanie le personnage va jusqu'à constater qu'il ne fait pas partie de l'humanité, sans trop savoir pourquoi, mais tout en le dégoûtant : « J'observe enfin que je me sens différent d'eux, sans pour autant pouvoir préciser la nature de cette différence » - « [...] j'ai pu observer tout cela de manière strictement objective. Et puis une sensation déplaisante a commencé de m'envahir » (Houellebecq, 1994, p. 70-71). Le personnage

² « [...] les humains n'éprouvent aucun plaisir (mais plutôt un grand déplaisir) à demeurer en présence les uns des autres » (Hobbes, 2000, p. 223).

principal prend conscience que peu importe où il se rend, s'il y trouve des gens, il souffre. Et ceci est également l'idée perçue dans *Soumission* ; François n'a pas de famille, pas d'amours seulement des relations sexuelles. Et, la seule femme qu'il aurait vraiment pu aimer, Myriam, s'est enfuie en Israël. Il n'a pas vraiment d'amis, seulement des collègues avec lesquels il supporte plus ou moins de passer du temps. La seule relation se rapprochant d'une vraie amitié qu'il possède est avec un écrivain décadent décédé en 1907, Joris-Karl Huysmans. François constate que « [...] seul la littérature peut vous donner cette sensation de contact avec un autre esprit humain [...] » (Houellebecq, 2015, p. 13). C'est-à-dire que la seule amitié qu'il apprécie vraiment est ce rapport qu'il entretient avec la littérature, plus précisément une amitié unilatérale, l'écrivain étant décédé. Il n'est même pas certain qu'il ait vraiment aimé Huysmans alors qu'il était encore en vie. Nous avons une fondation essentiellement triste de l'homme dans *Soumission*, l'homme ne s'entend pas avec les autres.

2.5 Le conflit inné ?

Que le conflit soit inné chez l'homme est aussi indiqué dans *Soumission*. Qu'il le soit en tant que causes de conflit ou bien de dégoût de l'homme pour d'autres hommes. Pendant une conversation entre François et son ancien collègue Tanneur sur l'histoire du conflit entre la chrétienté et l'islam, nous trouvons une idée selon laquelle la guerre fait partie de la nature humaine : « C'est vrai qu'il y a eu énormément de batailles entre la chrétienté et l'islam, se battre est depuis toujours une des activités humaines majeures, la guerre est *de nature*, comme disait Napoléon » (Houellebecq, 2015, p. 148). Nous verrons, comme dans la citation ci-dessus, que l'innéisme du conflit est souvent expliqué par la religion dans *Soumission*. D'ailleurs, selon Houellebecq et Hobbes, la religion fait, dans une certaine manière, aussi partie de la nature humaine, ce que nous allons voir dans le chapitre 6. Lors d'une conversation sur la religion entre Robert Rediger, ancien universitaire à la Sorbonne et François, nous retrouvons l'idée que l'homme et la guerre sont inséparables. Selon Rediger, la guerre est de nature car les humains ne sont pas d'accord sur des questions philosophiques, métaphysiques et surtout religieuses : « [...] c'est au nom de ces questions que les êtres humains meurent et qu'ils tuent, qu'ils mènent des guerres sanglantes, et cela depuis l'origine de l'humanité [...] » (Houellebecq, 2015, p. 251). Rediger utilise le terme « l'origine de l'humanité », qui se voit comme un synonyme du terme « de nature ». Autrement dit, l'homme a depuis son origine fait la guerre, la guerre est donc de nature.

L'aspect de la domination innée, souligne également cette idée de l'innéisme de guerre chez l'homme. Hobbes parle de la « puissance naturelle ». Il s'agit des atouts pour dominer

existants dans les facultés supérieures du corps et de l'esprit ; « la force, la beauté, la prudence, les arts, l'éloquence, la générosité, la noblesse [...] » (Hobbes, 2000, p. 170). Ce sont des outils de physique et d'intelligence chez l'homme lui permettant d'acquérir des puissances instrumentales, dans le but de dominer les autres en tant qu'individu dans la société. Nous retrouvons cet aspect dans une conversation sur la polygamie entre Rediger et François. Rediger parle de la « sélection naturelle » comme un principe universel qui prend des formes différentes. Cette sélection concerne surtout la dominance dans la nature ; « [l]'homme, lui, est un animal [...]. Ce qui lui assure sa position dominante dans la nature [...] c'est bel et bien son intelligence » (Ibid, p. 292). L'intelligence peut également se voir comme un outil pour dominer les autres. Rappelons-nous que la guerre ne consiste pas seulement dans l'acte de se battre, la compétition peut être physique ou non-physique.

Enfin, les dernières pages de *L'Extension du domaine de la lutte*, montrent la possibilité de la paix ; une société sans hommes. Nous suivons le voyage du personnage principal lorsqu'il se retrouve seul dans la forêt. Ceci peut également être considéré comme une sorte d'épiphanie ainsi que nous l'avons vu dans le chapitre 2.3. À présent, en retrouvant notre personnage, seul au milieu de la forêt, il est heureux ; « [o]n est bien, on est heureux; il n'y a pas d'hommes » (Houellebecq, 1994, p. 155). Cette citation souligne encore l'idée que l'homme ne s'entend pas avec ses semblables. La seule façon pour l'homme d'obtenir la paix existe dans la solitude, quand il est isolé des autres.

Nous avons trouvé des traces de l'état de nature et des exemples de l'innéisme chez Houellebecq qui ressemblent à la vie humaine horriante telle qu'elle est décrite par Hobbes ; « [l]a vie humaine est solitaire, misérable, dangereuse, animale et brève » (Hobbes, 2000, p. 225). Et, si nous en croyons Houellebecq lui-même il affirmait, en étant interviewé par Sebastien Lapaque et Luc Richard que ; « [l]a création entière est composée d'individus qui s'entredévorent et s'entretuent » (Lapaque & Richard, 1996). Pourtant il y a également, comme nous le verrons, des aspects moins noirs chez Hobbes, comme chez Houellebecq. Il faut se rappeler que les deux décrivent un monde hypothétique. Plus loin il s'agira de l'humour et de l'amour chez ces deux écrivains, mais tout d'abord nous aborderons la liberté de l'individu ; l'individualisme et la conservation de soi dans une société qui manque de fermeté envers ses citoyens.

3.0 Comment la liberté requière la soumission

« le sommet du bonheur humain
réside dans la soumission la plus absolue »
(Houellebecq, 2015, *Soumission*, p.260)

Pour pouvoir traiter de ce qui concerne le manque de fermeté dans la société houellebecquienne, il faut d'abord comprendre la notion de conservation de soi chez Hobbes et celle de l'individualisme chez Houellebecq. Importantes notions car elles encouragent la libération de l'homme ; ce qui, selon nos écrivains, n'est pas souhaitable car ils préconisent la fermeté sociale. Nous allons voir dans ce chapitre que l'individu libéré fait partie de la déconstruction de la morale dans une société et comment l'individualisme chez Houellebecq peut être compris à la lumière de la notion hobbesienne de « conservation de soi ». Ces deux notions ont effectivement un lien avec la liberté de l'homme. Nous allons également traiter une notion importante pour comprendre la liaison entre l'individualisme et la conservation de soi : la passion humaine. Faisons référence à la discussion sur l'effacement de passions humaines d'Arthur Schopenhauer pour comprendre comment Houellebecq qui semble avoir déjà essayé cette philosophie, l'a ensuite abandonnée pour suivre la pensée hobbesienne dans *Soumission*.

3.1 Houellebecq et le problème de la liberté

Rappelons-nous la notion de liberté chez Hobbes. Nous avons vu au chapitre un que l'état de nature se base sur une liberté absolue. Cette liberté est la fondation de l'état de nature selon Hobbes. Autrement dit, par nature, chacun a le même droit sur toute chose « [...] y compris sur les corps des autres » (Ibid, p. 231) pour se préserver, et d'après Hobbes « [...] aussi longtemps que tout un chacun a le droit de faire tout ce qui lui plaît, tous les hommes sont dans l'état de guerre » (Ibid, p. 232). Selon Hobbes, cette liberté doit être limitée. Houellebecq pour sa part n'est également pas favorable à l'individu libéré comme nous le verrons. L'individualisme est pour Houellebecq devenu la fondation de la souffrance dans nos sociétés occidentales. Pendant l'interview dans la revue *Immédiatement* en 1996, Houellebecq affirme que l'individualisme est un « respect exagéré de la liberté individuelle qui entraîne une incapacité à prendre une position morale quelconque » (Lapaque & Richard, 1996). L'individu devient donc immoral dans sa recherche de sécurité et de préservation de soi. Houellebecq critique également la renaissance en mentionnant que « [l]a Renaissance est [...] une période détestable », et pour finir il souligne que « [i]l ne s'est rien passé depuis la fin du Moyen Âge ». Il a énoncé la même idée dans son nouveau livre *En présence de Schopenhauer* de 2017, 20 ans plus tard ; « [...]

assez souvent, je suis tenté de conclure que, sur le plan intellectuel, il ne s'est rien passé depuis 1860 » (Houellebecq, 2017. p. 24). Notons que traditionnellement Houellebecq s'oppose à toutes les périodes qui encouragent plus de liberté individuelle. L'individualisme selon Houellebecq, produit des individus immoraux qui ne pensent qu'à se préserver dans un monde de compétition où tout le monde agit de manière similaire. Dans une autre interview, par Marchandise, Jouannais et Bourriaud en 1998, Houellebecq clarifie très bien sa position sur la liberté de l'homme ; « [e]ffectivement je crois peu en la liberté. C'est un concept qui me paraît confus » (Jouannais, Bourriaud & Marchandise 1998), sa prise de position sur la liberté et surtout sur la période des lumières c'est de souhaiter leurs défaites. Il est contre la liberté et contre le mouvement historique. Mais, il souligne également qu'il est ; « [...] pour la destruction de la nature [et] pour son remplacement par un monde mieux organisé ». C'est une prise de position radicale, comparable avec celle de Hobbes.

La liberté, comme présentée par Houellebecq, conduit à la perte des valeurs conservatrices. C'est aussi souvent la raison pour laquelle la position de Houellebecq est associée à une vision de droite par ses critiques. Houellebecq lui-même admet dans l'interview par Jouannais, Marchandise et Bourriaud que « [l]a compassion a pour [lui] une valeur centrale », alors que la liberté des individus menace ces valeurs fondamentales (Jouannais, Bourriaud, Marchandise 1998). Il est également intéressant de noter que Houellebecq ne fait pas non plus de différence entre la liberté et la possession :

Beaucoup de problèmes de cette fin de millénaire découlent d'un respect exagéré de la liberté individuelle qui entraîne une incapacité à prendre une position morale quelconque. Je ne peux pas accorder au mot liberté un autre sens que négatif, dans la mesure où je ne fais pas de différence claire *entre liberté et licence*. (Ibid, c'est moi qui souligne)

En se référant à Hobbes et la liberté sur les choses, nous notons une ressemblance avec Houellebecq quand il souligne qu'il n'y a pas de différence entre la liberté et la licence, c'est-à-dire, le droit que tout homme a sur toute chose. Sur ce point les deux semblent d'accords.

3.2 La liberté, poussée par les passions humaines chez Houellebecq comme chez Hobbes

Un terme important pour mieux comprendre comment agissent la conservation de soi chez Hobbes et l'individualisme chez Houellebecq est celui de la passion humaine. L'individu libéré est poussé par ses passions et par ses désirs, c'est-à-dire par l'envie de s'accomplir et de s'affirmer comme individu. Les passions varient effectivement entre les individus ; une

personne peut être passionnée par l'argent, par le sexe, par la littérature ou par sa carrière professionnelle, comme nous le verrons dans *Soumission*. Par contre, les passions suscitent la compétition et le conflit car les gens se retrouvent forcément avec d'autres gens qui sont aussi poussés par les mêmes passions. Dans son livre *En présence de Schopenhauer* Houellebecq décrit l'univers des passions humaines ainsi ; « l'univers des passions humaines est un univers dégoûtant, souvent atroce, où rôdent la maladie, le suicide et le meurtre [...] » (Houellebecq, 2017, p. 35).³

À titre d'exemple, étudions une scène plus concrète dans *L'Extension du domaine de la lutte*. C'est la scène d'une tentative de meurtre aux pages 117 – 118. Au moment où Tisserand, le collègue du héros, a son épiphanie dans le club de nuit et se laisse convaincre qu'il ne pourra jamais contenter ses passions sexuelles ni qu'il ne sera jamais désirable pour une femme, il se laisse tenter par la vengeance. Tisserand se met alors à poursuivre le couple pour tuer le jeune homme qui séduisait la femme (appelée « pseudo-Véronique »). Il est accompagné par le personnage principal qui reste à côté de la voiture pendant que Tisserand poursuit le couple jusqu'à la plage. Finalement, la tentative de meurtre perpétrée par Tisserand échoue, ce dernier ne parvient même pas à blesser son rival, ceci à la grande déception de son collègue. Tisserand se suicide la nuit suscitant la déception du personnage principal qui « [...] regrattai[t] que Tisserand n'ait pas tué le nègre » (Houellebecq, 1994, p. 123). Cette scène représente très bien la violence et la rivalité qui existent en l'homme dans sa poursuite de ses passions.

L'univers des passions humaines est un univers aussi « dégoûtant » chez Hobbes que chez Houellebecq, les passions humaines sont là aussi fondatrices du conflit et de la compétition. Cette citation dans le *Léviathan* fait penser à la scène de *L'Extension* dont nous venons de parler :

Si deux humains désirent la même chose, dont ils ne peuvent jouir l'un et l'autre, ils deviennent ennemis et, pour parvenir à leur fin (qui est principalement leur propre conservation et parfois seulement leur jouissance), ils s'efforcent de s'éliminer ou de s'assujettir l'un l'autre. (Hobbes, 2000, p. 222)

Les humains sont toujours poussés par leurs passions, qui sont, comme Hobbes retient « principalement leur propre conservation et parfois seulement leur jouissance ». Mais, sans une puissance commune c'est plutôt le droit que tout homme a sur toute chose qui domine et qui conduit au conflit. Hobbes souligne ensuite que « [...] la condition humaine [...] est un état

³ Remarquons la ressemblance à la vie humaine telle qu'elle est présentée par Hobbes : « [l]a vie humaine est solitaire, misérable, dangereuse, animale et brève. » (Hobbes, 2000, p. 225).

de guerre de tous contre tous, où chacun est gouverné par sa propre raison » (Ibid, p. 231). Selon Hobbes, les passions humaines sont gouvernées par la raison de chaque individu, mais il retient également que « les passions des humains sont généralement plus puissantes que leur raison » (Ibid, p. 309). Nous pouvons déduire que l'homme est immoral puisqu'il attache plus de l'importance à ses passions qu'à sa raison. Nous pouvons également discuter le fait que Hobbes considérait que ce sont les passions qui contrôlent les actions de l'homme puisqu'il explique qu'elles sont plus puissantes que la raison. Sur ce point, il semble qu'il a tort. Hobbes retient que « chacun est gouverné par sa propre raison », mais les passions sont très tentantes ce qui rend l'homme immoral. Rappelons-nous que Houellebecq affirmait également que l'homme libéré devient immoral.

3.3 Les passions de François, l'individualisme dans *Soumission*

Dans *Soumission* c'est François qui est l'image de l'individualisme extrême. Il a suivi entièrement ses passions littéraires et académiques s'intéressant guère à autre chose que Huysmans. Par cela il se trouve dans une position très respectable d'enseignant à l'université de la Sorbonne ; « [j]'avais été nommé professeur des universités, ma carrière académique atteignait là une sorte d'accomplissement [...] » (Houellebecq, 2015, p. 24). Passionné par Huysmans, François n'hésite pas à souligner son affection à plusieurs reprises, dans un style passionné, presque lyrique :

[...] un livre qu'on aime, c'est avant tout un livre dont on aime l'auteur, qu'on a envie de retrouver, avec lequel on a envie de passer ses journées. Et pendant ces sept années qu'avait duré la rédaction de ma thèse, j'avais vécu dans la compagnie de Huysmans, dans sa présence quasi permanente. (Ibid, p. 14)

François a également suivi ses passions sexuelles ; « [j]e continuai, année après année, à coucher avec mes étudiantes de la fac [...] » (Ibid, p. 23). Sur sa passion sexuelle l'œuvre contient de nombreux passages, parfois décrivant des rencontres passionnées, mais le plus souvent relatant des rencontres fastidieuses vouées à l'échec. Parmi toutes les filles de son entourage c'est surtout Myriam qu'il fréquente le plus, car selon François ; « [l]'amour chez l'homme n'est rien d'autre que la reconnaissance pour le plaisir donné, et jamais personne ne m'avait donné autant de plaisir que Myriam » (Ibid, p. 39). Dans cette citation nous pouvons déduire que le sexe et l'amour font tous deux parties des passions de François. Myriam est également la seule femme que François a vraiment aimée, et nous allons étudier la notion d'amour plus tard. Pour François donc, sa vie académique et sa vie sexuelle et amoureuse font

partie des passions conduisant à une vie confortable.

Bien que, selon Hobbes, tout homme ait le droit sur toute chose pour se conserver et pour essayer d'obtenir une vie confortable, il faut comprendre que c'est également cette conservation de soi illimitée et poussée par les passions qui ramène les humains dans l'état de nature où la compétition et le conflit rôdent. Chez Houellebecq l'individualisme conduit au même effet. Les deux écrivains visent à sortir de cette spirale, de toute apparence inévitable. Comme nous verrons, Houellebecq va tenter de sortir de la spirale en effaçant les passions selon la philosophie schopenhauerienne. Nous reconstruisons la discussion de l'effacement des passions humaines pour comprendre comment Houellebecq semble quitter Schopenhauer pour s'approcher de Hobbes. Autrement dit, il va restreindre la liberté par la soumission.

3.4 Les passions échouées

Au moment où François se rend compte que sa vie intellectuelle vient de s'achever, comme sa vie sexuelle lors de la fugue de Myriam en Israël, il tombe dans la déchéance totale et reprend un questionnement existentiel. Après la victoire de la Fraternité Musulmane, il perd son poste à l'université car il refuse de se convertir. De plus, il se retrouve dans une impasse avec son seul ami, Huysmans ; sa tentative de trouver les réponses dans le catholicisme (comme le faisait Huysmans) a échoué et il se retrouve dans un vide spirituel. Il perd de plus en plus l'objectif de sa vie, après Myriam, tout semble inutile, même le sexe, comme le montre son expérience avec deux prostituées :

[...] ces deux escortes étaient *bien*. Pas suffisamment quand même pour me donner envie de les revoir, ni engager avec elles des relations suivies ; ni pour me donner envie de vivre. Devais-je, alors, mourir ? Cela me paraissait une décision prématurée. (Houellebecq, 2015, p. 187-188)

L'absurdité de la vie devient pesante pour François. Il se rend compte qu'il a vécu une vie de solitude, dont il se contentait, mais la solitude sans pouvoir suivre ses passions est totale ; « [...] tout ce que je voyais c'est qu'une fois de plus je me retrouvais seul, avec un désir de vivre qui s'amenuisait » (Ibid, p. 196) ; « [l]a simple volonté de vivre ne me suffisait manifestement plus à résister à l'ensemble des douleurs [...] » (Ibid, p. 207). Il se pose aussi la question sur l'acte de suicide ; « [a]urais-je, au moins, l'élémentaire courage du suicide ? Ce n'était même pas sûr » (Ibid, p. 264). La crise existentielle de François est un drôle de mélange entre l'indifférence, l'angoisse et l'égoïsme. François se retrouve pris entre deux désirs contradictoires celui, pitoyable de mourir et à l'inverse celui, tout aussi pitoyable, de vivre. Le suicide n'a rien à voir avec la pensée hobbesienne, car l'objectif dans la conservation de soi est

de survivre et de protéger ses intérêts. Par contre, la notion de suicide nous rapproche des pensées de Schopenhauer.

3.5 Schopenhauer et le vouloir-vivre

La philosophie de Schopenhauer a beaucoup inspirée Houellebecq. Elle comprend un terme essentiel qu'il appelle le *vouloir-vivre* qui est traité dans son œuvre *Le monde comme volonté et comme représentation* (1912). Le vouloir-vivre est fortement lié aux passions humaines ;

Cet attachement [à la vie] ne peut donc avoir sa raison que dans le *sujet* qui l'éprouve, mais ce n'est pas dans l'intellect que se trouve la raison de cet attachement, il n'est ni un résultat de la réflexion, ni même la conséquence d'un choix ; ce vouloir-vivre est quelque chose qui se comprend de soi, c'est un *prius* de l'intellect lui-même. (Schopenhauer, 2013. Ch, XIX, p. 1678)⁴

Selon Schopenhauer, nous comprenons que la volonté en soi est réduite à un désir de vivre, universel et inconscient, presque aveugle. Le vouloir-vivre est en quelque sorte au centre de la souffrance humaine comme une tension fondamentale qui entraîne les humains de désir en désir sans qu'ils puissent l'arrêter, en conséquent le vouloir efface le sens de la vie. D'une certaine façon, soi-disant philosophique ; l'être c'est vouloir-vivre. Sa philosophie vise à se débarrasser complètement du désir pour ainsi pouvoir vivre une vie paisible. Une philosophie exigeante, et dans *En présence du Schopenhauer* Houellebecq explique que ; « [Schopenhauer] sait que la tâche n'est pas aisée [...] » (Houellebecq, 2017, p, 74). Houellebecq a longtemps partagé cette idée de vouloir effacer les passions humaines. En se rappelant l'interview où Houellebecq parle du désir humain et du mouvement historique en disant que ; « [n]on seulement je ne les aime pas, mais effectivement je souhaite leur disparition [...] » (Jouannais, Bourriaud & Marchandise, 1998). Il vise, comme Schopenhauer leur effacement et retient dans *En présence du Schopenhauer* que le message de Schopenhauer « est toujours celui, radical, du bouddhisme [...] » (Houellebecq, 2017, p. 74), c'est-à-dire les vérités du bouddhisme ; la vie des hommes n'est que souffrance, il existe des causes à cette souffrance et il existe une extinction de la souffrance. Le moyen de l'extinction de la souffrance indiquera enfin la bonne voie. Par contre, l'effacement des passions humaines va s'avérer très difficile.

⁴ Le vouloir est un *prius* de l'intellect, c'est-à-dire quelque chose qui est là en nous et qui prime sur l'intellect.

3.6 Houellebecq et l'effacement des passions, tâche impossible ?

En se basant sur cette vue Schopenhauerienne d'effacement des passions, Houellebecq relève dans l'interview de 1998 qu'il envisage « une conversion massive au bouddhisme » comme une solution possible pour se débarrasser de la compétition dans la société. Mais, il ne pense pas que cela sera « immédiatement probable » (Jouannais, Bourriaud & Marchandise, 1998). En se rappelant que seul Bouddha avait l'endurance et l'ambition d'obtenir ce point de vue extérieur de la vie absolu, il faut dire que ce n'est pas seulement une tâche non aisée, c'est une tâche impossible. Jamais les caractères de Houellebecq n'ont atteint ce « Nirvana » magnifique, malgré leurs multiples tentatives. Ceci est flagrant dans les deux romans, *Les particules élémentaires* et *La possibilité d'une île*, qui développent l'idée de néo-humains. La fin dans *Les Particules élémentaires* introduit le clonage d'une espèce génétiquement contrôlée, immortelle et stérile. Les clones sont sans désirs sexuels ce qui leur épargne la peur de la mort. Malheureusement, cette espèce ne possède pas d'émotions humaines. Ensuite, dans *La possibilité d'une île* le récit se joue sur une terre ravagée où la peur de la mort conduit la secte des Elohim à utiliser la technologie du clonage. Cette secte sauvage et hiérarchique est dirigée par la Sœur Suprême, les Fondateurs et le Prophète. Ils arrivent à créer des néo-humains immortels. Les néo-humains n'ont ni émotions, ni désirs et la passion amoureuse n'existe plus. Cette nouvelle espèce humaine est terrifiante, lorsque nous lisons la description des pensées de Daniel :

Je ne sens plus de haine en moi, plus rien à quoi m'accrocher, plus de repère ni d'indice ; la peur est là, vérité de toutes choses. Il n'y a plus de monde réel de monde senti, de monde humain, je suis sorti du temps, je n'ai plus de passé, ni d'avenir, je n'ai plus de tristesse ni de projet, de nostalgie, d'abandon ni d'espérance ; il n'y a plus que la peur. (Houellebecq, 2005, p. 427)

Si ces deux romans montrent quelque chose, c'est qu'en effaçant les désirs et les passions pour l'obtention d'une vie paisible, nous abandonnerons aussi l'humanité et seule la peur subsistera. Si une telle société se caractérise comme paisible, elle n'est en tout cas nullement utopique, ni désirable. Et si la paix s'obtient seulement par un rejet de l'espèce humaine, la philosophie de paix est bafouée. Houellebecq semble partager cet avis comme il l'avoue dans l'interview de 1998 ; « [...] je ne suis plus vraiment schopenhauerien [...] » (Jouannais, Bourriaud & Marchandise, 1998), et il se précipitera vers Hobbes comme nous allons voir.

3.7 Le manque de fermeté dans *Soumission*, un pas vers Hobbes

Dans *Soumission* la liberté est à la base de la première dispute entre Myriam et François, où il met en question la liberté de la femme :

[...] le patriarcat avait le mérite minimum d'exister [...] en tant que système social il persévérerait dans son être, il y avait des familles avec des enfants, qui reproduisaient en gros le même schéma, bref ça tournait [...]. (Houellebecq, 2015, p. 41)

Selon François, la libération des femmes a fait disparaître la famille traditionnelle et aussi l'amour maternel. Ce fait est également souligné par la relation entre François et ses parents. La libération de l'individu et surtout la femme a détruit sa famille. Il y a un passage où François se demande si la guerre civile, qui va s'éclater en France, pourra pousser ses parents à le recontacter :

Cela faisait une dizaine d'années que je n'avais plus guère de leurs nouvelles. Les deux baby-boomers avaient toujours fait preuve d'un égoïsme implacable, et rien ne me portait à croire qu'ils m'accueilleraient avec bienveillance. (Ibid, p. 73)

L'égoïsme des parents de François est le résultat de la libération de l'homme et surtout de ce que nous qualifions l'héritage de mouvements sociaux de 1968. Il est probable que les parents de François symbolisent l'héritage de l'année 68, un mouvement qui représente pour Houellebecq une rupture de la moralité sexuelle et personnelle.

Parlant avec Lempereur, François demande si « [il] pens[e] vraiment qu'ils veulent déclencher une guerre civile » auquel Lempereur répond ; « [i]l n'y a aucun doute là-dessus » (Ibid, p. 69). Lempereur lui montre ensuite un document intitulé « préparer à la guerre civile » pour expliquer comment l'individualisme et la libération de l'homme ont détruit les valeurs patriarcales alors que les sociétés basées sur l'une des trois grandes religions ont maintenues un système plus stable :

[...] les couples qui se reconnaissent dans l'une des trois religions du Livre, chez lesquels les valeurs patriarcales se sont maintenues, ont d'avantage d'enfants que les couples athées ou agnostiques ; les femmes y sont moins éduquées, l'hédonisme et l'individualisme moins prégnants. (Ibid, p. 69)

Lempereur souligne aussi que « l'humanisme athée, sur lequel repose le “vivre ensemble” laïc, est [...] condamné à brève échéance [...] » (ibid, p. 70). Les cultures qui soutiennent les valeurs patriarcales, comme les musulmans, produisent donc des gens qui restent « fidèles, dans l'immense majorité des cas, au système métaphysique dans lequel ils ont été élevés ».

Autrement dit, les sociétés dépourvues d'un état puissant et ferme valorisant la liberté de l'individu ne produiront que des gens infidèles et la guerre civile sera inévitable.

Ensuite, la lâcheté des autorités dans *Soumission*, décrit un monde politique français trop influencé par la liberté et manquant d'un état fort et surtout un chef d'état fort. Le besoin de fermeté paraît de plus en plus pressant. Le Président dans le récit, François Hollande, est présenté comme un lâche qui semble paralysé devant l'avancée vers une guerre civile dans la capitale de son pays. Il laisse plus ou moins la peur envahir les rues de Paris ne sachant quoi faire. Pendant un discours, Marine Le Pen avait cité la *Déclaration des Droits de l'Homme* pour encourager l'insurrection du peuple, avec comme résultat, comme François le souligne, « [...] ce résultat inattendu de faire sortir François Hollande de son silence prolongé » ; « [...] le président sortant avait pratiquement renoncé à s'exprimer, et la plupart des médias semblaient même avoir oublié son existence » (Ibid, p. 115). Selon François, le président est l'image même d'un leader incapable de diriger son pays, il a perdu la confiance du peuple, et même, il semble, leur intérêt. Le mécontentement du pouvoir établi en France reste un thème important, mais ce n'est visiblement pas seulement le cas pour la France et la politique française, mais également celui de l'Europe entière :

[...] l'écart croissant, devenu abyssal, entre la population et ceux qui parlaient en son nom politiciens et journalistes, devait nécessairement conduire à quelque chose de chaotique, de violent et d'imprévisible. La France, comme les autres pays d'Europe occidentale, se dirigeaient depuis longtemps vers la guerre civile, c'était une évidence [...]. (Ibid, p. 116)

Nous comprenons qu'il ne reste plus la fidélité du peuple. Le système sociétal dans *Soumission* est en train de s'effondrer à cause de son manque de fermeté.

3.8 La soumission, Houellebecq s'approche de Hobbes

Pour Hobbes, contrairement à Schopenhauer, il ne s'agit nullement de se débarrasser des passions humaines. C'est tout à fait le contraire. Ces sentiments poussent les humains à la seule solution pour une vie en paix ; la soumission absolue ; « [l]es passions qui poussent les humains à la paix sont la peur de la mort, le désir des choses nécessaires à une existence confortable, et l'espoir de les obtenir par leur activité » (Hobbes, 2000, p. 228). Après l'échec de paix en effaçant les passions humaines dans *Les particules élémentaires* et *La possibilité d'une île*, Houellebecq tente de sortir de la spirale par la soumission de Hobbes. La soumission en soi veut dire de volontairement se mettre sous le pouvoir de quelqu'un, il ne s'agit pas de forcer les individus, ceci est bien souligné par Hobbes : « J'autorise cet homme ou cette assemblée

d'hommes, et je lui abandonne mon droit de me gouverner moi-même, à cette condition que tu lui abandonnes ton droit et autorises toutes ses actions de la même manière » (Hobbes, 2000. p. 288). C'est donc un choix pour chaque citoyen de limiter sa liberté pour obtenir une vie confortable et paisible et pour éviter la peur de la mort et laisser toute responsabilité d'autonomie gouvernementale.

Le besoin de la soumission n'est pas explicitement introduit avant la rencontre entre Robert Rediger et François. C'est par Rediger que François va comprendre qu'il faut se soumettre complètement à un pouvoir commun, ferme et absolu, pour obtenir la paix et aussi pour pouvoir continuer à suivre ses passions. Selon Rediger, la paix n'est atteignable qu'en se soumettant à un pouvoir absolu, il est convaincu que les caractéristiques d'un tel pouvoir se trouvent dans l'islam :

L'idée renversante et simple, jamais exprimé auparavant avec cette force, que le sommet du bonheur humain réside dans la soumission la plus absolue. [...] il y a pour moi un rapport entre l'absolue soumission de la femme à l'homme, [...] et la soumission de l'homme à Dieu, telle que l'envisage l'islam. (Ibid, p. 260)

La soumission selon Rediger, représente le bonheur humain et la paix. François qui craint la mort et se languit de ses passions perdues (notamment sa vie académique, l'amour, mais aussi la foi), finira par se convertir. La conversion à l'islam va lui permettre de reprendre son travail comme professeur à l'université de Sorbonne où il pourra se plonger à nouveau dans la littérature et la recherche académique. Il aura aussi le droit à trois femmes sans devoir faire d'effort ni pour les chercher ni pour les séduire.

La conversion à l'islam dans *Soumission* est un retour complet au patriarcat absolu. La liberté sociale est fortement contrôlée par les concepts islamiques et par un système de charia modéré. Les femmes n'ont plus le droit de travailler et sont redevenues le noyau de la famille. Ce simple fait résout le problème de chômage. Les hommes convertis ont le droit à trois femmes à condition qu'ils soient capables économiquement de supporter les frais. La Fraternité musulmane renforce les liens entre la France et le Moyen-Orient et plus généralement entre l'Europe et le Moyen-Orient. La France est, à nouveau, au sommet de sa puissance globale. Mais, le développement le plus important est la sortie de la France de l'état de guerre et l'obtention de la paix. Sous l'emprise de l'islam la France semble étrangement paisible. Par contre, la soumission est aussi une réfutation de la démocratie comme système sociétal. La démocratie est effectivement critiquée, par François : « Curieusement, les pays occidentaux étaient extrêmement fiers de ce système électif qui n'était pourtant guère plus que le partage du

pouvoir entre deux gangs rivaux[...] » (Houellebecq, 2015, p. 50). La démocratie et les partis politiques qui la représentent sont comparés à des gangs rivaux qui, afin d'imposer leur système aux autres pays, déclenchent même parfois des guerres, d'après François. Nous trouvons aussi un passage, par Lempereur, où le système sociétal des rats est présenté comme mieux organisé que celui de l'homme. « Les rats sont des mammifères intelligents répondit-il d'un ton posé, amusé presque. Ils survivront très probablement à l'homme ; leur système social [...] est largement plus solide » (Ibid, p. 88). Avec la France soumise, le monde est incontestablement organisé de nouveau, mais qu'il soit mieux organisé n'est pas aussi certain. L'islam, comme il est représenté dans *Soumission*, ne reconnaît pas les passions et les émotions d'une moitié de la population : les femmes. Pour les femmes les passions sont reniées. À titre de comparaison, la paix obtenue dans *Soumission* est similaire à celle présentée dans *Les particules élémentaire* et *La possibilité d'une île*. Autrement dit, la paix s'obtient toujours au détriment de quelque chose, cette fois-ci, au détriment des femmes.

4.0 L'amour impossible et le rapprochement d'autrui

« Quant à l'amour, j'en étais plus que jamais éloigné »

(Houellebecq, *Soumission*, p. 205)

Jusqu'ici les points qui rapprochent les œuvres de Thomas Hobbes et Michel Houellebecq sont des notions assez sombres sur la vie et la nature humaine. C'est pourquoi il faut également regarder les aspects moins noirs pour aborder une lecture plus accomplie. Cela étant dit, certains peuvent aussi interpréter les thèmes de l'amour et de l'humour chez Hobbes comme assez noirs. En lisant Houellebecq nous savons que l'amour fait partie des thèmes importants traités par sa philosophie. Chez Hobbes le lien semble moins évident, du fait de la différence de genre comme le *Léviathan* est une œuvre philosophique, censée convaincre les lecteurs de son projet politico-philosophique. L'amour chez Hobbes n'est traité que deux fois dans le *Léviathan*, dans la partie « Des passions ». Nous étudierons ces deux passages sur l'amour en les liant avec les différents aspects de l'amour chez Houellebecq. Plus précisément, le manque d'amour, l'envie d'être aimé et la volonté de rapprochement avec autrui. Ceci mènera à une compréhension plus accomplie dans l'étude de l'exemplification de Hobbes dans *Soumission*. Nous verrons comment les deux auteurs diffèrent l'un de l'autre sur l'amour, mais également comment ils se rapprochent.

4.1 Houellebecq et les amours

L'amour chez Houellebecq est un thème difficile à définir. Il serait faux de dire que la littérature de Houellebecq traite seulement d'un amour fixé. Elle parle de l'amour romantique et conjugal certes, mais, également, à plusieurs reprises, de l'amour maternel. Un amour qui se retrouve souvent dans les textes de Houellebecq est l'amour pour les animaux et surtout pour les chiens. Interviewé par Sébastien Lapaque Houellebecq explique que ; « [l]e chien dépose sa vie entre vos mains. Il vous rend totalement responsable de sa survie. Il y a une confiance totale [...]. Les humains ne font pas ça » (Lapaque, 2016). Chez Houellebecq, l'amour a donc plusieurs significations et on peut lire son œuvre de plusieurs manières. Selon Bruno Viard par exemple, l'amour chez Houellebecq est évoqué par une « double voix narrative ». Dans son livre *Houellebecq au scanner : la faute à mai 68*, il dévoile cette double voix :

Sous-jacente à la voix dominante, cynique et pornographique, une autre voix, plus fluette se fait entendre que ne percevront que les lecteurs à l'ouïe fine. La voix du bon Houellebecq qui dit que seul compte l'amour, l'amour maternel et l'amour conjugal, inséparables l'un de l'autre, et que la souffrance est terrible quand l'amour est perdu. (Viard, 2008, p. 71)

Nous n'étudierons pas cette double-voix ici, mais nous présenterons un exemple dans le chapitre 4.4. En se référant au chapitre précédent sur l'individualisme et sur la conservation de soi, il est aisé de tirer la conclusion suivante : l'amour chez l'homme est un amour égoïste, l'homme est surtout mû par l'amour de soi. C'est certainement une façon de voir l'amour chez Hobbes en parlant de la préservation de soi et du droit que tout homme a de faire tout ce qui mène à sa conservation ou sa jouissance. Toutefois, l'aspect d'un amour de soi devient moins possible chez Houellebecq, car l'homme souffre d'une impossibilité d'aimer. La recherche de l'amour et, surtout la recherche d'un amour mutuel, est douloureuse. Dans une interview par Juremir M. Da Silva en 2003, Houellebecq souligne que : « [i]l faut bien reconnaître que les femmes et l'amour sont les thèmes majeurs de mes livres » (Da Silva, 2003), nous traiterons donc cet amour ici à la lumière de la difficulté de trouver un amour mutuel.

4.2 L'envie d'être aimé exclusivement - l'amour impossible ?

Dans le *Léviathan*, Hobbes décrit effectivement la notion de l'amour exclusif d'une personne. La citation inclut beaucoup de thèmes qu'on peut retrouver chez Houellebecq : « L'amour exclusif d'une personne, accompagné du désir d'être aimé exclusivement, est la PASSION AMOUREUSE, la même passion accompagnée de la crainte que l'amour ne soit pas mutuel est la JALOUSIE » (Hobbes, 2000, p. 131). Cette citation traite de la passion amoureuse. Ici nous retrouvons la passion d'aimer et le désir d'être aimé en retour. La citation parle également de la crainte que l'amour ne soit pas mutuel. Ces deux thèmes sont centraux pour Houellebecq, et sont présents dans *Soumission*. La crainte que l'amour ne soit pas mutuel inclut des problèmes dans la vie amoureuse comme la difficulté de la rencontre, l'échec de l'amour et l'échec de la séduction. En somme, cette crainte montre comment l'amour devient impossible dans l'univers de Houellebecq. Dans *Soumission*, l'amour est, dès le début, présenté comme problématique pour François :

Je ne pouvais [...] m'en ouvrir à personne, car les conversations sur la vie intime ne font pas partie de sujets considérés comme admissibles dans la société des hommes [...] sur leur vie amoureuse ils garderont le silence, et cela jusqu'à leur dernier souffle. (Houellebecq, 2015, p. 25)

Pour François, la notion de l'amour est visiblement tendue. Il a des difficultés à avouer ses sentiments amoureux à Myriam, mais aussi, à se les avouer à lui-même. La relation entre Myriam et François représente l'amour impossible, un amour également basé sur la *volonté de rapprochement*, ce que nous verrons plus tard. Prenons ce passage dans *Soumission* : « Je jetai

un regard dégoûté à mon salon, incapable d'échapper à cette évidence que je n'éprouvais aucun plaisir particulier à l'idée de rentrer chez moi, dans cet appartement où personne ne s'aimait, et que personne n'aimait » (Ibid, p. 228). François, en retournant dans son appartement, après avoir visité l'abbaye de Ligugé, exemplifie l'envie d'aimer chez l'homme, mais aussi la forte envie d'être aimé exclusivement. Ceci est un passage bien triste de la vie amoureuse de François. Il se rend compte qu'il n'est pas aimé et qu'il ne sait pas aimer, sauf Myriam, qui est partie pour ne plus jamais revenir. Le manque d'amour est l'une des souffrances la plus profonde chez François et ceci est marqué bien avant que Myriam ne parte. Au début du roman, en se plaignant que ses maitresses le quittent toujours en disant qu'elles ont rencontrés quelqu'un, François s'énerve : « Oui, et alors ? Moi aussi j'étais quelqu'un » (Ibid, p. 20). Encore une fois l'absence d'amour est un sentiment douloureux pour François, il a effectivement envie d'être aimé. Et, comme une ironie du sort, c'est ainsi que Myriam met fin à leur relation (par un courrier électronique) : « [...] la seule question que je me posais vraiment, c'était de savoir si Myriam allait m'écrire, elle aussi, qu'elle avait *rencontré quelqu'un* ; si elle allait employer l'expression. Elle employait l'expression » (Ibid, p. 195). Notons quand même que François ressent un désir sexuel sans forcément vouloir d'une relation amoureuse, comme nous l'avons vu dans la scène avec les deux prostitués : « [...] ces deux escortes étaient bien. Pas suffisamment quand même pour me donner envie de les revoir, ni engager avec elles des relations suivies [...] » (Ibid, p. 188). Après la fuite de Myriam, François rencontre plusieurs femmes. La rencontre avec Rachida montre qu'il semble toujours croire pouvoir aimer et surtout, d'être aimé exclusivement : « [...] peut-être, si je revoyais régulièrement Rachida, un sentiment amoureux finirait-il par naître entre nous, rien ne permettrait absolument de l'exclure » (Ibid, p. 197). La relation entre François et Myriam exemplifie l'envie d'aimer, l'envie d'être aimé en retour, et comment cet amour devient impossible. Dans les romans de Houellebecq, l'amour impossible est principalement causé par l'échec du rapprochement avec l'autrui, mais aussi par une image du sexe parfait et donc d'une attente de l'amour parfait. L'amour romantique est en quelque sorte devenu un idéal que nous essayons d'imiter, une chosification de l'amour. C'est pour cela que l'univers de Houellebecq est rempli de personnages qui, comme François, peinent à aimer.

L'impossibilité de l'amour n'existe pas seulement dans *Soumission*, c'est un thème enchaîné dans les romans de Houellebecq. Par exemple, dans *L'Extension du domaine de la lutte* il n'y a aucun espoir que les deux personnages n'aient une relation amoureuse et l'individu s'efface soit par le suicide, soit par l'éloignement. Dans *Les particules élémentaires*, nous sommes touchés par l'amour entre Bruno et Christiane, cet amour qui débute sur le plan sexuel,

puis se termine tragiquement avec la maladie et le suicide. Dans *Plateforme* la mort prématurée de Valérie renforce la notion de dissolution et la déchéance de la société. Finalement, *La possibilité d'une île* introduit une société, qui n'a plus besoin des deux sexes pour se reproduire, et la fin pour l'amour romantique. Ces romans sont comme une suite d'essais avortés sur l'amour et la société sans amour. Cette idée est d'ailleurs largement développée par Thomas Amans dans son mémoire de 2010, *L'amour, la haine et la dissolution*. Amans a étudié quatre romans de Houellebecq ; *L'Extension du domaine de la lutte*, *Les particules élémentaires*, *Plateforme* et *La possibilité d'une île*. En les considérant comme un grand récit raconté à travers différentes perspectives cognitives et temporelles, Amans a montré comment l'échec de l'amour et l'effacement de l'individu mènent à l'effondrement de la société et finalement à la disparition de l'espèce humaine (Amans, 2010).

4.3 L'amour possible, une volonté de rapprochement avec l'autrui ?

En lisant Houellebecq nous avons l'impression que le sexe et l'amour sont deux choses généralement séparées. Le sexe est uniquement objet de plaisir, comme François souligne dans *Soumission*. Alors que ; « [l]'amour chez l'homme n'est rien d'autre que la reconnaissance pour le plaisir donné [...] » (Houellebecq, 2015, p. 39)⁵, Houellebecq n'est pas de cet avis et il montre comment cette façon de séparer et chosifier les deux notions rend l'amour impossible. Pour lui l'amour est dépendant du désir et surtout le désir sexuel. Rappelons-nous que dans *Les particules élémentaires* l'amour entre Bruno et Christiane a commencé sur le plan sexuel dans un environnement très sexualisé ; le club échangiste. C'est aussi le cas dans *Plateforme*, où nous sommes touchés par l'amour entre Michel et Valérie en Thaïlande dans un environnement saturé de prostitution. Également, dans *Soumission* la relation entre François et Myriam commence sur fond de relation sexuelle entre étudiante et professeur, puis se transforme en une relation d'amour.

Dans une interview parue dans *Der Spiegel*, les propos recueillis par Rainer Taub et Marianne Wellershoff sur le sexe parfait, entre Houellebecq et l'écrivain américain Bret Easton Ellis, Houellebecq souligne que ; « [l]e sexe est le meilleur moyen de se rapprocher d'un être humain » (Taub & Wellershoff, 1999). Nous comprenons par l'approche Houellebecq que ce n'est pas seulement le sexe en soi qui facilite la possibilité d'aimer, mais le fait de vouloir se rapprocher, physiquement, d'autrui. Alors que ce rapprochement se déroule souvent sur le plan

⁵ Notons que « l'homme » dans la citation ne réfère pas à l'humanité, mais au sexe masculin. Houellebecq souligne souvent qu'il existe une différence entre l'amour chez l'homme et l'amour chez la femme et cette distinction est aussi faite dans *Soumission*.

sexuel, il est important de souligner que le rapprochement n'est pas uniquement sexuel. Il peut également se caractériser par une chose aussi simple que la rencontre. L'essentiel est de comprendre que la volonté de rapprochement est physique, qu'il s'agit d'une distance physique. En discutant « la nouvelle conception de l'homme et la construction de l'être humain » pendant l'évènement au Salon du Livre en 2013, Houellebecq souligne l'importance de la relation entre l'amour et la sexualité et la difficulté de rapprochement : « La sexualité et l'amour ont au moins un point commun, c'est la volonté de rapprochement avec autrui. C'est cette volonté qui me paraît menacée sous toutes ses formes, sexuelles, amoureuses, mélange des deux » (Weibel, 2000). L'amour est donc de vouloir de se rapprocher physiquement avec l'autrui et la distance physique est problématique pour l'amour de nos jours. C'est effectivement cette distance physique qui est répétée dans les textes de Houellebecq, la distance entre les personnages conduit à l'échec de l'amour.

4.4 L'amour distancé dans *Soumission*

L'amour dans *Soumission* s'exprime par volonté de rapprochement avec l'autrui et c'est la notion de distance et de proximité qui nous intéresse ici. La distance entre Myriam et François est soulignée à deux niveaux ; au niveau psychologique ; conversations, gestes, atmosphère, et au niveau physique. La dispute sur la liberté de la femme entre Myriam et François, montre l'échec de ce rapprochement. Il y a une accumulation de malaise entre les deux personnages durant la dispute, suivie par un très long moment de silence, avant que Myriam ne se décide à s'en aller. La distance psychologique est suivie par la distance physique lorsqu'elle part. Quand il s'agit du rapprochement physique celui-ci se réalise uniquement dans un cadre sexuel, et même s'il y a une distance psychologique cette distance peut se combler par le rapprochement physique comme dans cette scène lors de l'anniversaire de François : « « Tu m'as apporté un cadeau ? » demandai-je d'un ton que je voulais plaisant, comme une tentative pour alléger l'atmosphère. – Non », répondit-elle avec gravité, « je n'ai rien trouvé qui me plaise vraiment. » » (Houellebecq, 2015, p. 101). La conversation est un échec et, comme souvent, elle est suivie par un nouveau moment de silence. La volonté par Myriam de se rapprocher efface vite la distance quand elle lui propose des relations sexuelles et de lui « faire une pipe » ; et la situation se stabilise de nouveau. Par la suite, lorsque Myriam lui dit en pleurant qu'elle doit partir en Israël avec sa famille, François ne trouve pas de mots pour la soulager. Par contre, l'échange débouche sur une relation sexuelle très gratifiante ; une fois encore, la distance est comblée par le rapprochement physique. Quand François se réveille vers huit heures le lendemain il fait une description douce et mystérieuse, presque poétique de l'amour en

regardant Myriam dormir. Ce passage montre d'ailleurs la double voix douce et passionnée de Houellebecq, une voix qui se fait vite oublier, car elle se cache derrière la voix plus violente, cynique et pornographique sur l'amour : « Myriam respirait avec régularité, son souffle accompagnait sur un tempo plus alangui le bruit discret de la percolation. De petits cumulus joufflus flottaient dans l'azur ; ils étaient pour moi depuis toujours les nuages du bonheur [...] » (Ibid, p. 107). C'est le rapprochement physique et surtout le rapprochement sexuel qui rend possible ces descriptions douces et qui dévoile en quelque sorte l'amour plus profond entre Myriam et François. Chez Houellebecq le désir, et surtout le désir sexuel parle la langue d'amour quand les mots n'y arrivent pas. Il est démontré dans *Soumission* que, « le sexe est le meilleur moyen de se rapprocher d'un être humain », comme le disait Houellebecq. Par contre, dans ses romans il semble également que le sexe soit la seule façon qui reste de se rapprocher d'un être humain, au moins chez François. Toutefois, vu l'échec de l'amour dans les romans de Houellebecq, le sexe n'est peut-être pas, après tout, la solution. Pour revenir à Myriam et François, malheureusement, la distance est rétablie quand Myriam repart et elle s'intensifie lors d'un appel téléphonique de François, quelques jours plus tard. C'est la dernière conversation orale entre les deux personnages :

[...] après avoir raccroché je me sentis envahie par une solitude terrible, et je compris que je n'aurais plus jamais le courage de rappeler Myriam, la sensation de proximité qui s'installait au téléphone était trop violente, et le vide qui s'ensuivait trop cruel. (Ibid, p. 135)

Après cette scène la conversation se fait uniquement par l'écrit, avant de s'arrêter définitivement. Le rapprochement devient alors impossible.

4.5 L'amour et le rapprochement d'autrui chez Hobbes ?

Hobbes traite des thèmes de l'amour, la haine et le désir par la notion de distance, dans la partie « Des passions ». Il n'y a pas une élaboration spécifique sur le sexe chez Hobbes, seulement la notion de désir :

On dit aussi AIMER au sujet de ce que les humains désirent ; et HAIR ces choses au sujet desquelles ils ont de l'aversion. De sorte que désir et amour sont la même chose, à ceci près que par désir nous signifions toujours l'absence de l'objet et, par amour, nous signifions la plupart du temps sa présence. (Hobbes, 2000, p. 125)

Nous comprenons par la citation que le désir signifie l'absence de l'objet et l'envie de se rapprocher pour l'obtenir. L'amour de son côté, se produit seulement quand on se rapproche de l'objet. L'amour physiquement distancé est impossible. D'une certaine façon, nous avons ici

l'idée de vouloir se rapprocher d'autrui pour rendre l'amour possible. Par contre, certaines considérations compliquent cette interprétation de la citation. Premièrement, même si la citation de Hobbes parle de l'amour et du désir, elle ne précise pas si c'est entre deux personnes ni si le désir peut être sexuel. Hobbes emploie le mot « objet » et nous ne pouvons pas savoir s'il parle de l'amour et du désir dans une façon beaucoup plus générale ; comme par exemple le fait d'aimer et désirer une pomme (même s'il paraît moyennement enthousiasmant de désirer une pomme). Il semble également que l'emploi du mot « amour » mérite un peu d'attention. Dans la version originale anglaise Hobbes utilise également le terme « love » (Hobbes, 1996, p. 34), ce qui paraît une exagération pour parler des objets en général. Hobbes aurait pu choisir le mot « like » pour éviter cette confusion. Il est vrai qu'en français nous ne faisons pas de différence entre aimer une chose et aimer une personne, il n'existe pas d'équivalent pour le mot « like ». Pour faire un lien à Houellebecq, à propos de l'emploi du mot « objet », nous pouvons regarder la discussion sur la chosification et la perfection de l'amour et le sexe. Si nous décidons d'interpréter le sens de ce mot à la fois comme aimer un objet et aimer une personne nous retrouvons une problématique semblable à celle-ci chez Houellebecq. Il s'agit de voir une personne (une femme) comme un objet. Regardons par exemple comment François parle d'Aurélie :

[...] son corps avait subi des dommages irréparables, ses fesses et ses seins n'étaient plus que des surfaces de chair amaigries, réduites, flasques et pendantes, elle ne pouvait plus, ne pourrait jamais plus être considérée *comme un objet de désir*. (Houellebecq, 2015, p. 22, c'est moi qui souligne)

Ici l'importance d'avoir un beau corps est noté comme une condition préalable pour être désiré. Aurélie est donc vue comme un objet qui n'est plus désirable. La chosification du corps est également un grand thème dans les romans de Houellebecq.⁶ Il est bien difficile de supposer un lien direct entre Houellebecq et Hobbes sur la notion de l'amour et le rapprochement d'autrui. Toutefois, sur la notion d'un amour mutuel les ressemblances paraissent beaucoup plus claires. L'envie d'aimer et l'envie d'être aimé sont des thèmes centraux non seulement dans *Soumission*, mais également dans toute l'œuvre de Houellebecq.

⁶ Hobbes était matérialiste (il avait une vue mécanique du corps humain), à ce propos il est intéressant de noter que Houellebecq a l'habitude de décrire, en détail, les corps en morceaux (surtout les corps des femmes).

5.0 Houellebecq, l'humour et le style d'écriture

« La gloire soudaine [...] produit ces
grimaces qu'on appelle le rire »
(Hobbes, *Léviathan*, p. 133)

Bien que l'aspect de l'amour ne soit que légèrement traité dans le *Léviathan*, ce n'est pas le cas pour la notion d'humour et ceci sera vraiment la partie où les deux auteurs prennent chacun leur côté. Sur cette question il faut se rappeler de l'importante différence entre les genres. Chez Houellebecq, l'humour fait une grande partie de son style d'écriture ainsi que l'art de l'exemplification. Interviewé par Patrick Cohen sur *Soumission* le 7 Janvier 2015 Houellebecq explique le terme qui convient le mieux pour *Soumission* : « [...] satire oui, parce que les hommes politiques sont quand même assez ridicules, les universitaires aussi, donc il n'y a pas mal de personnages comiques [...] » (Cohen, 2015). Cette interview était d'ailleurs enregistrée et diffusée à 8h20, trois heures avant l'attentat contre Charlie Hebdo.

Dans ce chapitre, nous traiterons le style de l'exemplification de Houellebecq pour comprendre l'exemplification de Hobbes dans son roman. Nous étudierons la notion d'humour et l'importance de sa présence dans un monde qui s'assombrit, surtout le monde houellebecquien. Par contre, la parution de *Soumission* en 2015 était tout sauf drôle, et nous étudierons également les risques d'être un écrivain polémique comme Houellebecq pour comprendre la situation extrême dans laquelle ce roman est paru. Nous verrons dans ce chapitre comment l'humour entoure l'œuvre entière de Houellebecq, alors qu'elle est presque absente dans l'œuvre de Hobbes.

5.1 Houellebecq, l'humour et le style de l'exemplification

Soumission suit effectivement le style satirique facilement reconnaissable de Houellebecq, par exemple ; bien que ce roman porte une dimension politique, le personnage principal se sent « aussi politisé qu'une serviette de toilette » (Houellebecq, 2015, p. 50). Des passages comme celui-ci participent à une atmosphère de lecture plus légère. Ainsi quand il s'agit des scènes assez noires sur la volonté de vivre et sur le sens de la vie, Houellebecq sort des phrases qui font légèrement marrer, même si la situation semble s'aggraver et que le personnage principal est en train de se saouler à mort :

[...] je n'aspirais plus qu'à bouquiner un peu, en me couchant vers quatre heures de l'après-midi avec une cartouche de cigarettes et une bouteille d'alcool fort, mais aussi il me fallait bien

reconnaitre que j'allais mourir à ce rythme, mourir rapidement, malheureux et seul, et avais-je envie de mourir rapidement, malheureux et seul ? En définitive, moyennement. (Ibid, p. 249)

Le style de Houellebecq est aussi reconnaissable par sa manière d'exemplifier les thèmes. Interviewé par David Cavignoli en 2012 dans *l'OBS*, Bruno Viard explique que ce style est inimitable avec « des vertigineuses variations de focalisation du détail au général et l'inversement » (Cavignoli, 2012). Viard souligne que le style de Houellebecq est aisément reconnaissable partout dans ses romans. Prenons un passage dans *Soumission* pour exemplifier :

Bruno et Annelise étaient certainement divorcés maintenant, c'est ainsi que ça se passait de nos jours ; un siècle plus tôt, à l'époque de Huysmans, ils seraient restés ensemble, et peut-être n'auraient-ils pas été si malheureux, en fin de compte. (Houellebecq, 2015, p. 94)

Le point de vu ici va de l'exemple au général et l'inverse. Plusieurs romans de Houellebecq sont structurés ainsi. Les défauts de l'époque sont mis dans un exemple concret dans la situation de deux anciens collègues de François. Ce style nous fait comprendre que l'œuvre de Houellebecq est une exemplification des choses, tel que le disait Abbé Prévost dans *l'Histoire de Manon Lescaut et du chevalier des Grieux* (1731) : « Mettons la chose dans un exemple » (Prévost, 2005, p. 77). Par cette phrase, Prévost précisait effectivement le projet de la littérature, ce qu'elle vise à faire. Par la littérature, l'état des choses et même l'état du monde, peut être mis dans un exemple. Houellebecq maîtrise très bien ce style d'exemplification, non pas seulement parce qu'il est romancier et en tant que tel il écrit des romans, mais parce qu'il réussit à exemplifier les pensées et les philosophies des autres. Comme par exemple la philosophie de Schopenhauer sur la volonté de vivre et l'idée de vouloir se débarrasser des passions humaines. Ou bien comme la philosophie d'Auguste Comte sur le positivisme et le progrès biomédical. Et enfin, comme nous le soutiendrons, il exemplifie la philosophie de Hobbes, la condition humaine et le besoin de se soumettre. Toutes ces philosophies sont appliquées et exemplifiées dans l'univers houellebecquien pour trouver un moyen pour sortir de la condition humaine.

Pour revenir à l'humour et le style satirique, au-delà d'un style d'écriture, l'humour fait aussi une grande partie du caractère personnel de Houellebecq. Dans de nombreuses interviews il semble s'amuser en jouant avec les journalistes. Il avouait par exemple à Da Silva, dans l'interview en 1999 que « [il] avai[t] inventé [d]es problèmes personnels pour divertir les journalistes [...] » (Da Silva, 1999). De plus, Houellebecq n'est pas seulement connu pour ses interviews polémiques, il semble aussi avoir un côté très dramatique et comique, presque théâtral. Sa première rencontre avec Bernard-Henri Lévi était particulièrement intéressante.

Elle est présentée dans l'article par Lévi lui-même, « Du bon usage du suicide », apparue dans le recueil des textes *Cahier Houellebecq* de 2017. Un dimanche, d'hiver 2007 Lévi reçoit un sms disant : « J'ai décidé de me suicider, ce soir », signé Michel Houellebecq. Il se sentait obligé de répondre : « Attendez, ne vous suicidez pas tout de suite ; je vous invite à dîner avant » (Lévy, s.a). Ils se sont donnés rendez-vous au restaurant de l'Hôtel Ritz. Houellebecq avait plusieurs chagrins et il énumérait : « Ma femme que je n'aime plus, mon chien, Clément, qui ne va pas bien. Et puis ce monde sans qualité où il n'y a plus personne à qui parler ». Lévy lui proposait de prouver le contraire et leur rencontre était donc le commencement du livre de dialogue *Ennemis publics*. Houellebecq lançait enfin, avant qu'ils ne se soient quittés au seuil de l'hôtel que « si [il] décidai[t] un jour de se suicider, est-ce qu'[il] l'annoncerai[t] par un texto ? ». Nous comprenons donc, que même si les romans de Houellebecq sont souvent tristes avec des personnages qui semblent avoir perdu le sens de la vie, Houellebecq lui-même, est une personne complexe. Il est effectivement difficile des fois de prendre Houellebecq au sérieux parce que justement, on se demande s'il veut être pris au sérieux.

5.2 La parution de *Soumission*, les dangers de la polémique

Si l'humour fait partie du côté le moins sombre de Houellebecq, en revanche, son ton léger sur des thèmes contemporains et polémiques lui a coûté chère. Il est possible que ses lecteurs perdent un peu les points sérieux de ses romans, puisque comme mentionné précédemment, Houellebecq est, des fois, difficile à prendre au sérieux. Comme Houellebecq le souligne lui-même dans l'interview apparue dans *Der Spiegel* en 1999 :

Mes livres [...] ne sont pas pris suffisamment à la lettre. Au lieu de lire ce que j'ai écrit, mes romans sont classés dans des catégories préétablies. Par exemple, je critique le mal, mais les gens ne me prennent pas au sérieux. (Taub & Wellershoff, 1999)

Ce phénomène, disons, de mal compréhension des romans de Houellebecq, est aussi souligné par Viard dans l'interview par Cavignoli, mais selon lui la question se tient aussi au politiquement correct ce qui va nous introduire aux risques de la polémique :

Michel Houellebecq est un antimoderne qui donne des coups de pieds dans tous les sens [...]. Houellebecq est un auteur complexe, ambigu, qui manie l'ironie, le double sens, le second degré. Le sens ultime de ses textes n'est pas facile à tirer. En résumé, il est mal lu. (Cavignoli, 2012)

Ceci était surtout le cas lors de la parution de son roman *Plateforme* en 2001 où il se faisait critiquer pour avoir romancé le tourisme sexuel en Thaïlande, mais surtout par sa représentation

de l'islam. Dans une interview par le magazine *Lire*, Houellebecq énonçait sa phrase fameuse, réapparue dans l'interview par Aissaoui Mohammed dans *Le Figaro* : « La religion la plus con, c'est quand-même l'islam » (Mohammed, 2014). Le bilan de l'affaire ; plusieurs associations antiracistes ont porté plainte et Houellebecq était poursuivie pour injure raciale et incitation à la haine religieuse. Quant à *Soumission*, les réactions n'ont pas tardé non plus. Ce roman très politiquement incorrect décrit comment le système de patriarcat s'est ébranlé de sa tombe peu profonde par la conduite vers l'islam français. Déjà, dans l'interview par Patrick Cohen, l'interviewer se montrait bien orienté et semblait vouloir désamorcer Houellebecq et tenter de décrédibiliser son roman, surtout à propos de la représentation de l'islam. Trois heures plus tard, toute l'équipe de *Charlie Hebdo* dont Bernard Maris, ami intime de Houellebecq, s'est fait massacrer à coups de Kalachnikov. Depuis la publication de *Soumission*, Houellebecq vit sous protection policière, lui comme les dessinateurs survivants de *Charlie Hebdo* et tous les autres qui ont osé représenter l'islam d'une manière qui ne plaise pas aux terroristes. La représentation peut être effectuée soit dans un dessin humoristique, soit dans un livre, ou bien dans un film, comme l'ont fait Ayan Hirsi Ali et Théo Van Gogh en 2004 avec *Submission*. Ce dernier était brutalement assassiné quelques mois après ; la saison pour la chasse ne ferme jamais pour les critiques de l'islam, quelle que-soit la forme de représentation employée. Sachant ceci et que son roman allait faire un vacarme, Houellebecq l'a publié quand-même. Interviewé par David Pujadas dans l'émission *20 heures* sur France 2, il a verbalisé la question, que beaucoup de monde posait : « Est-ce que vous aimez ça finalement, la polémique ? Parce que vous semblez la chercher ». À cette question il a répondu : « Je [ne] peux pas dire que j'aime, mais je fais pas non plus d'effort pour l'éviter. Disons, je [ne] veux pas éviter un sujet parce que je sais qu'il est polémique. Il faut essayer de tout traiter » (Pujadas, 2015).

5.3 Hobbes et le rire

Nous avons beaucoup traité Houellebecq dans ce chapitre pour une raison simple ; le thème d'humour n'est pas très évoqué dans le *Léviathan*. Le style dans l'œuvre philosophique de Hobbes évoque un peu le sentiment d'écouter une conférence. Son groupe ciblé à l'époque était les gens du commun, mais aussi les chefs et leaders de l'état, pour leur parler de leurs rôles dans le Commonwealth et dans la société. Le ton est très dictatorial et tout est présenté définitivement ; l'état de nature, la condition humaine et pourquoi il faut se soumettre. Même s'il est toujours important de discuter certains aspects de sa philosophie, il n'empêche que le but de l'œuvre ne se discute pas ; les conditions proposées par Hobbes étaient toutes pour promouvoir la paix.

L'humour n'a pas un rôle précis dans le *Léviathan*, tout de même l'aspect de l'humour et le rire dans la philosophie hobbesienne ont été discutés. Dans le *Léviathan*, le rire est décrit une fois et cette description compare le rire avec la gloire dans la partie « Des passions » :

La gloire soudaine est la passion qui produit ces *grimaces* qu'on appelle le RIRE. Elle est causée par quelque action soudaine qui procure du plaisir à ceux qui la font, ou par la perception d'une quelconque difformité chez les autres, ce qui, par comparaison, fait qu'ils sont subitement satisfaits d'eux-mêmes. (Hobbes, 2000, p. 133)

Par cette citation nous comprenons que le rire n'est rien que l'égoïsme selon Hobbes. Dans la suite de ce passage Hobbes affirme que de « rire beaucoup des défauts des autres est un signe de faiblesse d'esprit » (Ibid, p. 134) et, que les grands esprits devraient s'en abstenir puisqu'ils se comparent uniquement avec les plus capables. Le rire et l'humour chez Hobbes sont souvent compris comme une sorte d'auto-applaudissement. Autrement dit, plutôt que de rire parce que la blague fait rire, l'homme rit effectivement parce qu'il a compris la blague et que, par cela, il se sent supérieur. Ceci est l'argumentation que nous retrouvons chez J.W.N Watkins dans son livre *Hobbes' system of ideas*. Watkins se base sur le principe d'égoïté ; « [...] we sometimes observe people apparently laughing at other people's jokes. Hobbes' account of laughter gives the empirical truism that men laugh the distinctive twist demanded by the egocentricity principle » (Watkins, 1989, p. 111). En revanche, R.W. Ewin n'est pas d'accord sur l'idée que Hobbes pense que la nature humaine est essentiellement égoïste sur le rire. Dans son article *Hobbes on laughter* de 2001, il compare le rire avec les autres passions chez Hobbes en disant que ; « [...] the passion that the laughter expresses ; that passion is not one that contributes to fitting man for peace and for obedience. That nameless passion is but one possible reaction to the perceived calamity of another » (Ewin, 2001, p. 40). Selon Ewin, ce n'est donc pas le rire qui préoccupe Hobbes, c'est la passion évoquée par le rire. Vu que cet article se concentre uniquement sur la définition du rire selon Hobbes, nous n'apprenons rien sur l'emploi de l'humour dans l'œuvre hobbesienne. Il est possible qu'il existe des traces personnelles dans le texte qui peuvent révéler quelque chose sur son caractère. L'usage de l'ironie par exemple, ou l'existence des interruptions d'éléments émotionnels sur certains thèmes, consciemment ou inconsciemment placés par l'auteur. Pour trouver cela il va falloir une étude plus profonde du langage dans le texte original, que nous n'allons pas effectuer ici.

6.0 La religion, l'impossibilité de croire et l'inexistence de l'homme

« Je n'aurais rien à regretter »

(Houellebecq, *Soumission*, p. 300)

Ce dernier chapitre sera consacré à la religion parce que la religion est un thème central pour nos deux écrivains. *Soumission* a, comme le *Léviathan* un titre qui se base sur la religion ; Le Léviathan est un monstre marin évoqué dans la Bible dans les Psaumes, ce monstre symbolise le souverain chez Hobbes. Le titre *Soumission* est la traduction française du mot « Islam » en arabe et le roman montre également pourquoi il faut se soumettre à un pouvoir politiquement et socialement strict. Dans les romans de Houellebecq il s'agit souvent de la religion et surtout la perte de la foi. Hobbes a, quant à lui consacré une grande partie de son œuvre au christianisme et à l'état chrétien.

Nous allons discuter la notion de l'athéisme de nos deux écrivains, mais aussi comment la religion semble nécessaire pour l'homme. Nous étudierons également l'impossibilité de croire chez Houellebecq et l'aspect de l'inexistence de l'homme pour comprendre ce qui est au cœur de l'acte de soumission. Ce sont des aspects qui peuvent effectivement lier les deux écrivains.

6.1 Hobbes, la religion est nécessaire, mais Dieu n'existe pas

Bien que Houellebecq et Hobbes soient vus comme des critiques de l'existence de Dieu, les deux semblent soutenir l'idée que la religion est nécessaire pour l'humanité. Dans le *Léviathan* Hobbes parle de la religion dans le chapitre 12. « De la religion ». Hobbes explique que la religion doit, en effet, contrairement à l'état, exister naturellement chez les humains. La religion est typique pour les êtres humains :

Attendu que les signes de la religion et ses fruits ne se voient que chez les humains seulement, il n'y a aucune raison de douter que le germe de la religion se trouve aussi seulement chez les humains et qu'il consiste en une disposition quelconque particulière, ou du moins qu'ils la possèdent à un degré supérieur, n'existant chez aucune autre créature vivante. (Hobbes, 2000, p. 199)

Ceci n'est pourtant pas à comprendre comme une certitude de l'existence de Dieu. Au contraire, la citation est très scientifique et présente la religion comme un objet possédé par les humains. La citation indique plutôt que la religion existe uniquement chez l'homme. La prise de position sur l'existence de dieu par Hobbes a été énormément discutée. Effectivement, Hobbes critiquait

souvent la conviction que Dieu devrait exister, surtout dans le *Léviathan* en faisant comme dans la citation ci-dessus ; reconnaître la religion chez l'homme, mais de traiter la religion comme un simple attribut scientifique. Dans le chapitre 31. « Du royaume de Dieu par nature », Hobbes retient son argumentation ; « [m]ais nommer royaume cette puissance de Dieu [...], ce n'est rien d'autre que faire un usage métaphorique du mot » (Ibid, p. 520). Certes, Hobbes a été proclamé athée plusieurs fois, mais d'être athée pendant le XVIIème siècle ne veut probablement pas dire la même chose que de se déclarer athée aujourd'hui. L'explication de préfacier du *Léviathan* 2000, Gérard Mairet, est pertinente pour comprendre la religion dans le *Léviathan* :

Le monde tel que *Léviathan* le conçoit est le monde historique dans lequel nous sommes, ce n'est plus le monde divin, immobile et plat, c'est le monde profane de l'action historique, [...]. C'est un monde qui n'est pas exactement sans Dieu, mais où *dieu est un mot* [...]. (Hobbes, 2000, p. 12)

Tout de même nous ne pouvons qu'assumer que Hobbes niait l'existence de dieu, et d'après Bunce « the debate over Hobbes' personal faith is unlikely to die away » (Bunce, 2013, p. 73). Si Hobbes niait l'existence de Dieu, il niait également l'athéisme total. Selon Hobbes, une puissance divine s'impose aux humains : « Que les humains le veulent ou non, ils doivent toujours être assujettis à la puissance divine. En niant l'existence de Dieu ou sa providence les humains peuvent rejeter leurs quiétudes, mais pas leurs chaînes » (Ibid, p. 520). Les humains peuvent nier l'existence de dieu, mais ils ne seront jamais sans dieu comme la religion est partie intégrante de la nature humaine. Nous pouvons comprendre que les vrais athées selon Hobbes, n'existent pas. Ce paradoxe sur l'existence de dieu est aussi au cœur de la philosophie hobbesienne. Selon Hobbes, la religion doit aussi se « soumettre » au souverain. Hobbes souligne dans le chapitre 36. « De la parole de Dieu », que « [i]l faut laisser au souverain [...] le soin de soutenir ou d'interdire les prophètes, selon son jugement. Si le souverain les désavoue, alors il ne faut plus obéir à leurs paroles [...] » (Hobbes, 2000, p. 620). Hobbes affirme ici que c'est le souverain qui décide s'il y aura une religion ou non, en fin de compte. Par contre, le souverain de l'état de Hobbes est en effet un argument en soi pour le besoin de la religion dans l'état, puisque le souverain lui-même est à voir comme un dieu. Ceci est un paradoxe dans la philosophie hobbesienne. Dans le chapitre 17. « Définition de l'état », Hobbes souligne que ; « [t]elle est la génération de ce grand Léviathan, ou plutôt [...] de ce *dieu mortel*, auquel nous devons [...] notre paix et notre défense » (Ibid, p. 288). Le souverain est à voir

comme un dieu mortel, il ne peut pas être critiqué par ses sujets, qui ont abandonnés leur autorité de se gouverner eux-mêmes.

6.2 *Soumission*, le retour au religieux, mais l'impossibilité de croire

Quant à Houellebecq, son déni de l'existence de Dieu est beaucoup plus clair. Dans son livre de dialogue avec Bernard-Henri Lévy *Ennemis publics*, il affirme l'inexistence de Dieu comme « l'une des seules certitudes qui ne [l']ait] jamais quitté » (Houellebecq, 2008, p. 47). Par contre, dans nos sociétés de plus en plus sécularisées et de plus en plus individualistes cet accord de facto a posé un problème ; Non, Dieu n'existe pas ! Oui, tout est permis ! Mais, que faire de la liberté si nous sommes incapables de trouver le sens de la vie et de trouver des nouvelles valeurs positives ? À cause de ceci il semble que Houellebecq va de plus en plus vers le retour au religieux. Il va en arrière au lieu d'avancer, parce qu'il ne trouve pas des nouvelles valeurs. À l'occasion de la parution de *Soumission*, Houellebecq était interviewé par Aude Lancelin dans *l'OBS* et déclarait que « [l']athéisme est mort, la laïcité est morte, la République est morte » (Lancelin, 2015). Il a également soutenu la religion dans la société dans une interview par Marie Chaudey et Jean-Pierre Denis en 2015 en disant que :

Oui, la religion aide beaucoup à faire société. Comme Auguste Comte, je pense qu'à long terme, une société ne peut tenir sans religion. Et effectivement, on voit aujourd'hui des signes d'effritement d'un système apparu il y a quelques siècles. Mais je crois au retour du religieux. (Chaudey & Denis, 2015)

Dans *Soumission* le retour au religieux est soutenu par Robert Rediger qui explique que le vrai athée n'existe quasiment pas : « Les vrais athées, au fond, sont rares. » ; « À mon avis c'est superficiel » (Houellebecq, 2015, p. 250). Rediger parle de l'athéisme comme si ce n'est rien qu'une fantaisie, que les athées se font des illusions en quelque sorte. Il retient que « [...] même en Occident, en réalité, l'athéisme n'a aucune base solide » (Ibid, p. 151). La nécessité de la religion est également soulignée comme pertinente pour la civilisation. D'après Rediger « [...] sans la chrétienté, les nations européennes n'étaient plus que des corps sans âme – des zombies » (Ibid, p. 255). Autrement dit, la religion est nécessaire pour faire société, elle est même présentée comme indispensable pour la société et la fidélité du peuple comme le disait Lempereur. Il y a également la conversion de François, le fait qu'il est prêt à prendre sa chance avec une religion totalitaire plus que de faire confiance à l'état traditionnellement laïque de la France. L'exemple de François montre que la religion est plus typique pour les humains que l'état et, qu'il faut la religion pour que l'état soit stable. Le résultat de la présidentielle, avec la

victoire de Ben Abbes, stabilise effectivement aussi la situation en France. Nous comprenons donc le paradoxe bizarre que dieu n'existe pas, mais que les humains ne peuvent pas non plus être des athées.

Bien que *Soumission* décrive comment une société laïque se tourne vers la religion, nous n'avons pas l'impression d'un renforcement notable de spiritualité dans le roman après la montée du parti la Fraternité Musulmane (à l'exception peut-être de Robert Rediger). Au contraire, la soumission semble, dans une certaine manière, montrer la souffrance de l'incapacité de croire. Elle est particulièrement présente dans la forte envie de croire par François. Malgré ses connaissances littéraires, historiques et religieuses, François n'arrive pas à retrouver la foi religieuse. Donc, à quoi faut-il croire quand Dieu n'existe pas ? Il semble que Houellebecq, a eu du mal à trouver un sens à sa vie, et cela se reflète dans ses personnages fictifs, surtout dans François. Bien que Houellebecq se voie athée nous venons de constater qu'il ne croit pas véritablement à l'athéisme. Pendant l'interview par David Pujadas dans l'émission *20 heures* sur France 2, Houellebecq soutenait que « l'athéisme est douloureux », un fait qui se voit très bien par François dans *Soumission* (Pujadas, 2015). François essaie véritablement de retrouver la foi dans le catholicisme, mais à la fin de la cinquième partie du roman, après avoir visité La Vierge de la chapelle Notre-Dame à Rocamadour, il abandonne : « Au bout d'une demi-heure je me relevai, définitivement déserté par l'Esprit, réduit à mon corps endommagé, périssable et je redescendis tristement les marches en direction du parking » (Houellebecq, 2015, p. 170). Cette scène fait aussi allusion à Houellebecq lui-même. Pendant une interview par Valérie Toranian et Marin de Viry, dans la revue *Des Deux Mondes* en 2015, Houellebecq explique qu'il a essayé de se convertir au catholicisme, mais que « Dieu ne veut pas de [lui] » (Torianian, & Viry, 2015). Nous sommes d'accord avec Agathe Novak-Lechevalier quand elle écrit, dans un article apparu dans *Libération* en 2015, que « [p]lus qu'un roman sur la religion, *Soumission* est un roman sur l'impossibilité de croire » (Novak-Lechevalier, 2015). La conversion de François montre bien cet impossibilité. Ce n'est pas parce qu'il est convaincu par l'existence de Allah qu'il s'est converti, mais plutôt parce qu'il ne voit pas d'autre solution. Il se laisse alors diriger par un mélange de volonté de suivre ses passions et, faute de mieux, une révélation religieuse peu présente. Ce qui va nous mener à la discussion sur l'inexistence de l'homme.

6.3 La soumission, la défaite de la pensée et l'inexistence de l'homme ?

Nous nous rappelons du fait que selon Hobbes « les passions des humains sont généralement plus puissantes que leur raison » (Ibid, p. 309). Ce qui veut dire que l'homme n'a pas la volonté

ou de raison propre de changer, et encore moins de changer le monde. Hobbes retient qu'à cause de l'impuissance de l'homme en face à sa condition, il ne peut que se soumettre absolument :

Que l'état de nature, c'est-à-dire de liberté absolue, soit l'état d'anarchie et de guerre de ceux qui ne sont ni souverains ni sujets [...] ; que l'État sans puissance souveraine ne soit qu'un mot vide de substance, et ne puisse durer ; que les sujets doivent aux souverains une obéissance pure et simple, en toutes choses [...], je l'ai assez prouvé [...]. (Ibid, p. 519)

La volonté de l'homme n'est bonne que pour se soumettre car sa raison défectueuse ne peut pas changer la condition humaine. La soumission selon Hobbes est bel et bien la défaite de la pensée. C'est un argument assez fataliste, mais nous allons voir un aspect similaire chez Houellebecq dans *Soumission*. Il s'agit là aussi de la défaite de la pensée, ce qui évoque l'idée de la non-existence.

L'inexistence de l'homme se voit partout dans *Soumission*. Nous en avons déjà parlé dans le chapitre 2.3 en insinuant le manque d'une voix critique chez les personnages. Nous utilisons « inexistence » ou « non-existence », mais il s'agit surtout d'une forme de passivité de la part des caractères de Houellebecq qui conduit à un sentiment d'effacement de l'individu. La « non-existence » est un terme que Houellebecq emploie lui-même, ce que nous verrons. Les caractères de Houellebecq ont tous un comportement similaire ; on ne lutte pas contre le monde, on l'observe, comme le fait François. Par exemple, il ne fait aucun effort pour convaincre Myriam de ne pas partir en Israël. À un moment donné il réfléchit même sur sa propre incapacité d'agir ; « [...] je pris alors douloureusement conscience que je n'avais même pas proposé à Myriam de venir habiter chez moi, de s'installer ensemble [...] » (Houellebecq, 2015, p. 113). De plus, personne ne semble vouloir critiquer les affrontements à Paris ou les médias qui ne veulent pas en parler. Que les femmes n'aient plus le droit de travailler ne semble pas non plus avoir gêné grand monde. La lecture de *Soumission* montre un certain « laissez-faire, laisser-aller ». Les choses se passent et personne ne veut se battre. Pendant l'interview *Des Deux Mondes*, Houellebecq explique ce phénomène de l'inexistence ; « [l]e fait qu'on n'existe pas réellement est présent dans beaucoup de mes livres, mais *Soumission* est le seul où je décris cet accès progressif à la non-existence » (Toranian & Viry, 2015). Selon Agathe Novak-Lechevalier, cette non-existence est en effet un argument qui évoque l'abolition du *cogito cartésien* : « je pense, donc je suis » et qui fait l'inverse de cet argument ; « je ne suis pas, donc je ne pense pas » (Novak-Lechevalier, 2015), pourtant il semble que l'endroit de l'argument fonctionne aussi ; « je ne pense pas, donc je ne suis pas ». Ce n'est pas comme si les caractères dans *Soumission* ne pensent pas, mais leur volonté d'agir est absente. C'est donc

comme s'ils ne pensent pas. Houellebecq souligne dans l'interview que l'individu n'a pas d'effet sur le monde et qu'il perd en conséquence l'existence : « Ne pas avoir d'effet sur le monde est un bon résumé. Le monde ne peut rien pour vous, vous ne pouvez rien pour lui » (Toranian & Viry, 2015). La fatalité de la soumission souligne très bien cette inexistence et cette défaite de la pensée chez Hobbes comme chez Houellebecq. À la fin de *Soumission* François affirme que « [il] n'aurai[t] rien à regretter » (Houellebecq, 2015, p. 300). Il s'agit là encore de cesser d'être soi. Puisque je ne pense pas, je ne suis pas et par cela la seule solution est de se soumettre.

7.0 Conclusion ou la non-solution de *Soumission* ?

Comme les autres œuvres romanesques de Houellebecq, *Soumission* est également construit à propos d'une société problématique. Le héros, François, ressemble effectivement aux protagonistes précédents, et il se lance, comme les autres, dans un voyage philosophique et personnel pour échapper à la société. Mais, il n'est pas facile d'échapper à sa condition humaine. La voie de Schopenhauer, qui cherchait à se débarrasser des passions humaines n'est, en fin de compte, pas très désirable. La société dans *Soumission* est construite autour d'un système qui a perdu la confiance du peuple. L'individu libéré qui suit ses passions, a conduit à une société dans un état de chaos marqué par la violence, l'égoïsme et l'indifférence. À Paris on est, en effet, au bord de la guerre civile et l'univers des passions humaines s'avère être un univers dégoûtant. La solution pour sortir de cet état chaotique et rétablir une société de paix se trouve uniquement dans la soumission tel que l'envisageait Hobbes dans le *Léviathan*.

Pour discuter plus avant, il est intéressant de remarquer que *Soumission* n'est pas du tout le seul ouvrage à avoir évoqué les théories de Hobbes. *Léviathan* a effectivement été utilisé pour comprendre plusieurs événements et conflits dont la période tumultueuse du 20^{ème} siècle avec la montée aux pouvoirs de Mussolini et de Hitler, mais aussi l'émergence du Marxisme. Ceci est surtout soutenu par Hannah Arendt dans son livre *The origins of totalitarianism* (1951), où elle propose que Hobbes soit l'origine du capitalisme, de l'impérialisme et du totalitarisme (Arendt, 1968). Par contre, selon Bunce, les théories de Hobbes ne sont pas du tout à confondre ni avec le nazisme, ni avec le marxisme. Hobbes préconise la paix, alors que le nazisme et le stalinisme sont des idéologies de conflit où le but est de vaincre toute opposition pour que seule demeure une race ou une idéologie (Bunce, 2013, p. 102). En outre, il est intéressant de trouver un ouvrage du 21^{ème} siècle intitulé *Islamic Leviathan : Islam and the making of state power*, par Seyyed Vali Reza Nasr. Il propose que des états comme le Pakistan et la Malaisie peuvent exemplifier le *Léviathan* et se basent effectivement sur les théories de Hobbes. Il retient l'idée que des états faibles se tournent vers la religion afin d'augmenter leur puissance (Reza, 2001). Le scénario de *Soumission* ressemble ainsi à ce que nous présente Reza. La France est à voire comme un « empire déchu » qui se tourne vers la religion pour renforcer sa puissance globale et la stabilité de la nation. La France signe de nouvelles alliances surtout dans le Moyen-Orient et nous sommes témoins de la renaissance de l'empire romain. Un autre ouvrage qui traite la soumission à une religion totalitaire est le roman *2084 La fin du monde*, par Boualem Sansal. Ce livre est sorti le 20 août 2015, la même année que *Soumission*. La thématique de ce roman ressemble également beaucoup à celui de Houellebecq. C'est un roman prophétique qui tire ses

origines du roman de George Orwell, *1984* (1949). Le roman est une satire d'une dictature islamique. La structure religieuse de l'état politique est familière ; le seul vrai dieu est Yolah, et son prophète ou « délégué » est Abi. Le livre d'Abi s'appelle Gkabal qui est la fondation de la religion. C'est un livre sacro-saint et immuable. Le héros Ati, est comme les autres habitants de « Abistan », soumis dès son enfance pour éviter la connaissance sur la cruauté de la condition humaine et pour être un croyant fidèle :

On le [Ati] formerait dès la prime enfance et, avant que la puberté pointe à l'horizon et révèle crûment les vraies vérités de la condition humaine, il serait devenu un parfait croyant, incapable d'imaginer qu'il pût exister une autre façon d'être dans la vie. (Sansal, 2015, p. 45)⁷

Son roman et d'autres textes de Sansal ont été censurés dans son pays natal, Algérie. Nous voyons que le *Léviathan* et la soumission a été évoqué à plusieurs reprises, et que l'œuvre de Hobbes est toujours très actuelle, soit dans la fiction, soit pour comprendre les bousculements de pouvoir et de politique dans un pays.

Revenons à notre étude, car les questions qui nous restent sont quand-même nombreuses. Que peut-on apprendre par une telle étude ? Si *Soumission* peut vraiment exemplifier les pensées de Hobbes, on en est où alors ? La société telle qu'elle est présentée par Houellebecq, est-elle crédible ? Ne sommes-nous pas venus plus loin ? Les derniers mots de Thomas Amans dans son mémoire de 2010, appellent à supposer une certaine ressemblance entre les personnages et la société dans les romans de Houellebecq et la réalité ;

[...] si sa [Houellebecq] représentation d'une société en déficit de social a gêné plus qu'un lecteur, peut-être est-ce parce que Houellebecq le fait par le biais de personnages qui nous sont familiers, et par celui d'une société qui ressemble trop souvent à la nôtre ? (Amans, 2010. P. 125)

Peut-être qu'il a raison. Mais, si *Soumission*, par la fiction, peut signifier les théories de Hobbes, est-ce qu'il y a de la crédibilité par rapport à la société réelle ? Oui, nous vivons dans des sociétés plus individualistes et plus consommatrices que jamais auparavant, et les passions humaines sont importantes pour l'individu. Effectivement la famille traditionnelle a perdu un peu son rôle de noyau de la société. La concurrence et l'argent sont également au centre de nos sociétés. Mais, malgré tout nous ne pouvons pas constater assurément que l'univers des passions humaines est dégoûtant. Nous ne sommes pas dans un état de guerre permanent contre

⁷ Notons quand-même que la soumission dans *2084 La fin du monde* se base moins sur la volonté de se soumettre. Les citoyens y sont subjugués dès leurs naissance.

tous, ni ne sommes prêts à nous y rendre. Rappelons-nous que dans *Soumission* c'est quand-même au détriment de la démocratie et de la liberté qu'un parti très religieux et patriarcal est monté au pouvoir. Houellebecq critique effectivement la démocratie et semble soutenir un retour au religieux, non pas seulement dans ses romans, mais visiblement pour de vrai. Est-ce que nous devons le prendre au sérieux ? Houellebecq soulignait qu'il ne voulait pas s'abstenir de parler d'une chose parce qu'elle était polémique. Mais, n'est-ce pas justement parce qu'il vit dans un pays démocratique et libre qu'il puisse parler de tout ? Dans une société basée sur une religion totalitaire, Houellebecq n'aurait pas pu tout traiter dans ses romans, la liberté d'expression serait limitée. Comme nous l'avons vu dans le cas de Boualem Sansal. Plutôt que d'abolir la démocratie et de retourner au religieux en masse, ne faut-il pas, comme des individus libres, trouver une façon de combler le vide si l'on se retrouve dans un désert spirituel ? Comment les caractères de Houellebecq remplacent la religion varie beaucoup, et certains n'y arrivent pas, comme le personnage dans *L'Extension du domaine de la lutte*. Quant à Houellebecq lui-même, dans l'interview *Des Deux Mondes*, il reconnaît qu'il est « trop vieux pour [s]e convertir maintenant ». Pourtant, en parlant de son personnage François et sa relation avec Huysmans, il fait revivre le beau monologue dans *Soumission* sur la littérature à la page 13 en disant que « [l]a littérature est quand même un moyen d'échapper à la vie, même si ce n'est pas le seul » (Toranian & Viry, 2015). Serait-il possible de dire que la littérature est devenue la religion de Houellebecq ?

À quel point l'histoire dans *Soumission* renvoie au réel nous laissons le lecteur en décider. Par contre il y a un phénomène exemplifié par Houellebecq qui ressemble effectivement à la société d'aujourd'hui. Il s'agit de l'écart croissant entre la population et ceux qui parlent en son nom. Nous avons vu La Grande Bretagne voter lors d'un référendum le 26 juin 2016 pour sortir de l'Union Européenne, le Brexit. De plus, nous avons eu l'élection présidentielle aux États-Unis et l'investiture bouleversante de Donald Trump le 20 janvier 2017. En même temps, Marine Le Pen est arrivée en deuxième position du premier tour des présidentielles avec 21,43% des suffrages (*Le Monde*, 24.04.2017). Ce mouvement en Europe a été expliqué entre autres, par un manque de confiance du peuple dans ses élus, les politiciens et les médias.

Soumission fait, sans doute, partie de la tradition romanesque de Houellebecq. Une lecture hobbesienne n'est qu'une interprétation possible pour comprendre le roman. Nous y retrouvons également, comme nous l'avons montré, les pensées de Schopenhauer sur le vouloir-vivre. Il y a aussi la présence d'Auguste Comte qui lui aussi soutenait le besoin de la religion dans une société. Mais, en marge d'une lecture hobbesienne nous pouvons comprendre

Soumission et son sujet comme la fin d'une suite d'essais échoués. Il s'agit d'une interprétation de *Soumission* comme une non-solution. Comme l'étaient *L'Extension du domaine de la lutte*, *Les particules élémentaires* et *La possibilité d'une île*. Ils étaient tous des essais pour sortir de la société, de la condition humaine, pour s'échapper des passions humaines et pour s'échapper à la souffrance et aux conflits. En effet, l'œuvre romancière de Houellebecq est une suite d'essais échoués, et le cheminement de cette littérature fait véritablement penser à l'histoire juive telle qu'elle est représentée dans le petit article de Marie-José Sirach sur le conflit Israélo-Palestinien. Il s'agit d'une histoire située dans les ruelles de Jérusalem qui parle d'un jeune étudiant qui vient se plaindre à son rabbin de ses misères et de ses désespoirs. Le jeune homme ne voit pas d'autre solution que le suicide, alors le rabbin lui répond « ce n'est pas une solution ». L'étudiant, désespéré lui demande donc, « que faire ? », à quoi le rabbin répond « qui a dit qu'il y avait une solution ? » (Sirach, 2012). Cette histoire fait penser à la dernière conversation entre Myriam et François dans *Soumission*. Myriam vient de dire qu'elle doit partir en Israël avec sa famille pour échapper à la montée du parti politique la Fraternité Musulmane. François l'embrasse en disant que « [i]l n'y a pas de Israël pour [lui] » (Houellebecq, 2015, p. 112). C'est un moment émotionnel dans ce roman et nous voyons un côté très sensible de François. Cette phrase résume en quelque sorte l'intégralité de l'œuvre romanesque de Houellebecq. Ses mots signifient qu'il n'y pas de sortie. L'Israël créé après la deuxième guerre mondiale est encore vu aujourd'hui comme le dernier refuge des juifs opprimés ailleurs dans le monde. François veut dire qu'il n'a pas un havre de paix comme l'ont les juifs, l'Europe non plus n'a pas un havre de paix. Toutes ces histoires d'une sortie que nous trouvons chez Houellebecq, elles racontent essentiellement la même chose, une histoire sur l'impossibilité de sortir ; soit par l'utopie biomédicale, soit par le suicide, ou bien par la disparition de l'espèce humaine. Et cette fois-ci Houellebecq a tenté la soumission, qui, si nous sommes francs, n'est qu'une autre tentative échouée. En effet, qui a dit qu'il y avait une solution ? Certainement pas Houellebecq.

8.0 Bibliographie

- Aissaoui, Mohammed (le 30. Déc. 2014). « Houellebecq et Plateforme : «La religion la plus con, c'est quand même l'islam». *Le Figaro*. Repéré à :
<http://www.lefigaro.fr/livres/2014/12/30/03005-20141230ARTFIG00159-houellebecq-et-plateforme-la-religion-la-plus-con-c-est-quand-meme-l-islam.php>
- Amans, Thomas (2010). *L'amour, la haine et la dissolution : une mise en contexte des relations interpersonnelles dans les romans de Michel Houellebecq*. (Mémoire) Département d'études françaises, Université Concordia, Montréal, Québec, Canada.
- Arendt, Hannah (1968). *The origins of totalitarianism*. New York : Harcourt, Brace & World
- Aristote, *Les Politiques*, I, 2, 1253a 9 1253a12, trad. P. Pellegrin, GF-Flammarion, 1990, p. 90-92.
- Barthes, Roland (1984). *Essais critiques IV, le bruissement de la langue*, Paris : Seuil
- Bernard-Henri Lévy (s.a) "Du bon usage du suicide". Apparu dans *Cahier Houellebecq* (2017). pp. 241-242 rédigé par Agathe Novak-Lechevalier
- Bourriaud, N. Jouannais, J.Y. et Marchandise, J.F. (1998). « Je crois peu en la liberté ». Interview de Michel Houellebecq dans la revue *Perpendiculaire*, n. 11. Enregistré en août, 1998. Apparue dans *Cahier Houellebecq* (2017). Paris : l'Herne. (pp. 106-112). Rédigé par Agathe Novak-Lechevalier.
- Bunce, R.E.R. (2013). *Thomas Hobbes. Major Conservative and Libertarian Thinkers*. New York : Bloomsbury Academics & Professional.
- Camus, Albert (1962). *Carnets I, mai 1935 – Février 1942*. Paris : Gallimard
- Caviglioli, David (2012). « Houellebecq est mal lu! ». Interview de Michel Houellebecq dans *l'OBS*. publié le 19 juil. 2012, et enregistré au début mai, 2012 à Marseille. Repéré à ;
<http://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20120511.OBS5369/houellebecq-est-mal-lu.html>
- Chaudey, Marie et Denis, Jean-Pierre (2015). « Je ne suis plus athée ». Interview de Michel Houellebecq apparue dans *La Vie*. Publié le 27 jan. 2017. Repéré à :
http://www.lavie.fr/culture/livres/michel-houellebecq-je-ne-suis-plus-athee-27-01-2015-59984_30.php
- Clément, Murielle Lucie et Wesemael, Sabine (2007). *Michel Houellebecq sous la loupe* (2007). Amsterdam ; Éditions Rodopi
- Cohen, Patrick. (2015). Interview de Michel Houellebecq dans l'émission de Patrick Cohen « Le 7/9 » diffusé sur France Inter le 7 jan. 2015, 8h20. Repéré à :
<https://www.franceinter.fr/emissions/le-7-9/le-7-9-07-janvier-2015>
- Da Silva, Juremir Machado (2003). « Le roman comme art de provocation ». Interview de Michel Houellebecq *Le roman comme art de la provocation*. Cairn, Sociétés revue des sciences humaines et sociales. (n. 81). Repéré à :
http://www.cairn.info/article_p.php?ID_ARTICLE=SOC_081_0085#pa39
- Ewin, R.W. (2001). *Hobbes on laughter*. The Philosophical Quarterly, Vol. 51, No. 202 ISSN 0031–8094. University of Western Australia. Repéré à :
<http://onlinelibrary.wiley.com/doi/10.1111/1467-9213.00212/pdf>

- Gauvin, François (2016). « Je suis un disciple imparfait de Schopenhauer ». Interview de Michel Houellebecq dans la revue *Le Point*. Publié le 14.10.2016. Repéré à : http://www.lepoint.fr/culture/michel-houellebecq-je-suis-un-disciple-imparfait-de-schopenhauer-14-10-2016-2075857_3.php
- Hobbes, Thomas (2002), *Le Citoyen ou les fondements de la politique*. (1642). Édition numérique complétée le 10 mar. 2002 par Jean-Marie Tremblay à Chicoutimi Québec. Repéré à : http://classiques.uqac.ca/classiques/hobbes_thomas/le_citoyen/le_citoyen.pdf
- Hobbes, Thomas (2000). *Léviathan ou Matière, forme et puissance de l'État chrétien et civil* (1651). (Trad), Mairet, Gérard. Gallimard.
- Hobbes, Thomas & Gaskin, J. A. (1998). *Leviathan*. (1951). Oxford : Oxford University Press.
- Houellebecq, Michel (2017). *En présence de Schopenhauer*. Paris : l'Herne
- Houellebecq, Michel (2015). *Soumission*. Paris : Flammarion
- Houellebecq, Michel (2001). *Les particules élémentaires*. Paris : J'ai Lu, 2016
- Houellebecq, Michel (1998). *Plateforme*. Paris : J'ai Lu, 2015
- Houellebecq, Michel (1994). *L'Extension du domaine de la lutte*. Paris : J'ai Lu
- Houellebecq, Michel, et Lévy, B-H. (2008) *Ennemis publics*. Paris : J'ai Lu
- Lancelin, Aude (2015). « La République est morte ». Interview de Michel Houellebecq dans la revue *L'OBS*, publié 6 jan. 2015. Repéré à : <http://tempsreel.nouvelobs.com/culture/20150105.OBS9312/michel-houellebecq-la-republique-est-morte.html>
- Lapaque, Sébastien et Richard, Luc (1996). « Il ne s'est rien passé depuis le Moyen Âge ». Interview de Michel Houellebecq dans la revue *Immédiatement*. Enregistré en déc. 1996. Apparue dans *Cahier Houellebecq* (2017). Paris : l'Herne. (pp. 69-73). Rédigé par Agathe Novak-Lechevalier
- Lapaque, Sébastien (14.07.2016). « Houellebecq : Le chien est une machine à aimer ». *Le Figaro*. Repéré à : <http://www.lefigaro.fr/livres/2016/07/14/0300520160714ARTFIG00045houellebecq-le-chien-est-une-machine-a-aimer.php>
- Le Monde*. (24.04.2017). «Présidentielle 2017: ce qu'il faut retenir du premier tour des résultats aux élections». *Le Monde*. Repéré à: http://www.lemonde.fr/election-presidentielle-2017/article/2017/04/23/emmanuel-macron-et-marine-le-pen-qualifies-pour-le-second-tour-selon-les-premieres-estimations_5115951_4854003.html
- Novak-Lechevalier, Agathe (2015). « Soumission, la littérature comme résistance ». Publié dans *Libération* le 2 mar. 2015. Apparue dans *Cahier Houellebecq* (2017). Paris : L'Herne. (pp. 154-155). Rédigé par Agathe Novak-Lechevalier
- Prévost, Abbé. (2016). *Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*. (1731). Paris: Le Livre de Poche
- Pujadas, David (2015). Interview de Michel Houellebecq dans l'émission « 20 heures », diffusé et enregistré sur France 2, le 6 jan. 2015. Repéré à http://www.francetvinfo.fr/culture/houellebecq/direct-regardez-linterview-de-michel-houellebecq-au-journal-de-20-heures-de-france-2_789453.html

- Reeth, Adèle (2013). Interview de Arnaud Milanese dans l'émission de France Culture à l'occasion de Salon du Livre : *Le Léviathan de Thomas Hobbes (1/4): l'anthropologie ch. 1 à 12*. Enregistré et diffusé le 23 mar. 2013 à Paris. Repéré à : <https://www.franceculture.fr/emissions/les-nouveaux-chemins-de-la-connaissance/le-leviathan-de-thomas-hobbes-14-lanthropologie-ch>
- Rousseau, Jean-Jaques (1964). « Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes ». (1754). *Œuvres complètes de Jean-Jaques Rousseau III, Du contrat social écrits politiques*. Paris : Gallimard. pp. 131-1041
- Sansal, Boualem (2015). *2084, La fin du monde*. Paris : Gallimard
- Schopenhauer, Arthur (1912). *Le monde comme volonté et comme représentation*. Édition numérique, mise en page par Guy Heff & Co, avril 2013. Repéré à <http://www.schopenhauer.fr/oeuvres/fichier/le-monde-comme-volonte-et-comme-representation.pdf>
- Reza Nasr, S.V. (2001). *Islamic Leviathan : Islam and the making of state power*. Oxford University Press
- Sirach, Marie-José (20. juil. 2012). Dans les ruelles de Jérusalem, qui a dit qu'il y avait une solution ? *L'Humanité*. Repéré à ; <http://www.humanite.fr/culture/dans-les-ruelles-de-jerusalem-qui-dit-qu%E2%80%99il-y-avait-une-solution-501167>
- Skinner, Quentin (1972). *Thomas Hobbes et la défense du pouvoir « de facto »*. Revue Philosophique de la France et de l'Étranger, T. 163. pp. 131-154. Presses Universitaires de France. Repéré à : http://www.jstor.org/stable/41094822?seq=1#page_scan_tab_contents
- Starobinski, Jean (2001). « Le progrès de l'interprète ». *L'Œil vivant II : La relation critique*, (1970). Paris : Gallimard. pp. 109-202
- Taub, Rainer et Wellershoff, Marianne (1999). « Partout des images de sexe parfait ». Interview de Bret Easton Ellis et Michel Houellebecq dans *Der Spiegel*. Entretien réalisé le 25 oct, 1999. Apparu dans *Cahier Houellebecq* (2017). pp. 226 - 232, Rédigé par Agathe Novak-Lechevalier.
- Toranian, Valérie. De Viry, Marin (2015). Entretien de Michel Houellebecq dans la *Revue des deux Mondes*. « Dieu ne veut pas de moi ». Publié en juillet. 2015. Repéré à : http://www.revuedesdeuxmondes.fr/article_revue/michel-houellebecq-dieu-ne-veut-pas-de-moi/
- Viard, Bruno (2008). *Houellebecq au scanner : la faute à mai 68*. Nice : Ovidia.
- Watkins, John W.N. (1989) *Hobbes' system of ideas*. Gower ; Aldershot
- Weibel, Peter (2000). Interview de Peter Sloterdijk, Alain Finkielkraut et Michel Houellebecq pendant l'événement *La nouvelle conception de l'homme. La construction de l'être humain*, par le Zentrum für Kunst und edientechnologie (ZKM) en collaboration avec le Centre Culturel Français de Karlsruhe, avec le soutien d'ARTE et de l'Ambassade de France en Allemagne. Diffusé et enregistré le 3 mai 2000 par Rober Walter. Repéré à : <https://www.cairn.info/revue-le-philosophoire20042-page32.htm>